

Bibliothèque numérique

medic @

**Le Camus , Antoine. Abdeker ou L'Art
de conserver la beauté. Tome II**

[Paris , Cuchet] : l'An de l'Hegyre, 1168 [1754].

Cote : Bibliothèque de pharmacie RES 200134x02



Engraver par Goussier



Rés 200134 (2)





ABDEKER,
OU
L'ART DE CONSERVER
LA BEAUTÉ.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Moyen de parvenir.

ABDEKER se retira dans le vestibule, & se jeta sur un sofa. Enivré des charmes de *Fatmé*, il ne songeoit qu'aux moyens de lui déclarer sa flâme. *Chrysolite*

Tome II.

A

[2]

ne tarda pas à le suivre : elle entra presque aussitôt , & fut s'affeoier à côté de lui. C'est en vain , lui dit-elle , que tu caches ton amour dans le fond de ton ame ; il en sort par tes yeux des étincelles qui ont embrasé le cœur de *Fasmé*. Je m'en suis apperçue moi-même. Tes discours , ton affiduité , ton maintien , tout me le prouve assez. La jeune Odalique qui tadore , n'a pu également contenir ses transports ; elle m'a confié une partie de son secret , & j'ai bientôt compris le reste. Ne crains rien ; je suis discrète ; tu peux me parler avec confiance. Eh bien ! que te dirai-je , chère *Chrysolite* ? répondit le *Lecchin Bacchi*. Les termes me manquent

[3]

pour exprimer la violence de mon amour. *Fatmé* est l'ame qui me donne la vie ; elle est pour moi le ciel que le grand prophète promet à ses fidèles serviteurs.....
 Imprudent ! je tiens ton secret. Eh bien, écoute à présent, dit *Chrysolite*. Quoi ! tu prétendrais me trahir ? repliqua *Abdeker*. Va, pense que ma vie m'est moins chère que mon amour. Tu peux tout déclarer à l'empereur. Il me fera encore doux de mourir après avoir appris que je suis aimé de *Fatmé*, & qu'elle fait que je l'aime. Elle saura au moins qu'on fait expirer dans les tourmens celui qui mouroit d'amour pour elle. Mais que dis-je, insensé ! Ne trahis pas une flâme aussi belle

A ij

[4]

& aussi pure. La fureur de *Mahomet* ne s'étendrait pas sur ma tête seule : le cruel immoleroit encore l'innocente Géorgienne. Que faut-il faire pour te fléchir ?

Tu vas l'apprendre, reprit *Chrysolite* : écoute. Tu n'as que trop bien détaillé la cause du mal qui a porté une si cruelle atteinte à mes charmes ; *Fatmé* n'en a paru que trop persuadée, & m'a aussitôt citée pour exemple. Oui, *Abdeker*, c'est l'amour qui a fait tout ce ravage. Tu l'as bien pu deviner par ton art ; mais tu ne l'aurois jamais appris par le sentiment. C'est toi-même que j'aime. Depuis long-temps tu avois attiré mes regards, & jamais je n'en ai obtenu un favorable de toi.

[5]

Tes yeux se portent toujours sur la
jeune Odalique, & c'est en vain
que *Chrysolite* tente la conquête
de ton cœur. Jour & nuit j'étouffe
mes soupirs ; tu ne fors pas de ma
pensée ; le sommeil ne ferme plus
mes paupières ; les meilleurs ali-
mens ont quelque chose qui me
rebute ; je dévore comme une in-
fensée des choses que la nature
n'a pas destinées pour l'estomac.
Enfin je languis, je péris d'amour.
Les marques en sont si évidentes,
que tu n'as pu t'y refuser ; & si tu
n'eusse pas été prévenu, tu aurois
vu sur mon front que cet amour
étoit pour toi.

Voyant qu'*Abdeker* étoit resté
interdit & ne répondoit rien à ses
discours, elle continua ainsi. Main-

A iij

[6]

tenant que tu connois toute l'étendue de mon mal , c'est à toi d'en tarir la source ; c'est toi-même qui en as proposé le remède. Pour récompense , je favoriserai ta flâme auprès de *Fatmé* ; & quand je verrai mon amour méprisé , j'aurai au moins la satisfaction de savoir qu'il a été couronné avant celui de ma rivale. Tu restes muet ? tu hésites ? Je n'ai plus qu'un mot à te dire. Reconnois l'ingénieuse *Zinzima* , pour laquelle tu t'es intéressé autrefois.

En effet c'étoit elle-même. *Azor* étoit mort quelque temps après son mariage avec elle , & *Zinzima* étoit rentrée dans son premier état. Son père , qui étoit un *Bostan-gi* fort estimé du grand-seigneur ,

[7]

avoit engagé sa hauteffe à l'acheter pour servir les femmes du férail, & c'étoit elle que *Mahomet* avoit destinée principalement au service de *Fatmé*. Quelle fut la surprife du médecin de retrouver *Zinzima* dans ces lieux, & d'apprendre qu'il avoit affaire à une femme capable des plus fermes réfolutions, & qui oseroit tout entreprendre pour venir à bout de fes desseins ! L'espace du temps qu'il ne l'avoit vue, le changement de condition, la diversité des habits, l'altération du vifage, le défaut d'attention, les occupations extraordinaires, son amour, & plusieurs autres circonstances, l'avoient empêché d'abord de la reconnoître : mais qu'il la recon-

A iv

[8]

nut bien alors ! Incertain de ce qu'il
devoit faire , & craignant tout
de la part de *Chrysolite* , il crut
que le parti le plus sage étoit de
flatter ses espérances. Si je me suis
intéressé autrefois , lui dit-il ,
pour *Zinzima* , je ne m'intéresse
pas moins aujourd'hui pour *Chry-*
solite. Elle a pu autrefois résister
à *Azor* ; pourquoi me défendrait-
elle aujourd'hui de réserver tous
mes feux pour l'adorable *Fatmé* ?
Seroit-ce pour avoir eu la gloire
d'avoir seul fait réussir son projet ?
L'amour n'est pas un bien dont on
dispose à son gré : on ne le dirige
par vers un objet déterminé , com-
me souvent on le voudroit. Je
sais bien qu'un mouvement secret
nous engage volontiers à aimer

[9]

ceux qui nous aiment ; l'amour est le tribut le plus légitime qu'on puisse payer à l'amour. Tu peux donc compter sur ma reconnaissance ; & peut-être qu'un jour un sentiment plus vif m'obligera de couronner la constance de *Chrysolite*. Ce jour paroïssoit fort éloigné à *Chrysolite*. La première démarche & la plus coûteuse étoit faite : elle ne vouloit pas laisser ralentir l'impression du coup qu'elle venoit de porter. Le feu dévorant qui la consumoit ne lui permettoit plus ni d'écouter sa raison , ni de se laisser toucher par les promesses d'*Abdeker*. Viens , lui dit-elle ; suis-moi. Le *Lecchin Bachi* , qui prévoyoit tout ce qu'il devoit craindre d'une amante irritée , la suivit

A V

[10]

fans rien répliquer. Ils entrent dans les jardins du férail ; après avoir traversé une allée de cyprès, ils passent sous un berceau de myrthe. Là *Chrysolite* s'arrête , & embrasse le médecin consterné ; elle le comble de tant de caresses , qu'il comprend bien qu'il est fort difficile de se défendre d'un objet qui nous aime ; & que la passion a beau rester tranquille dans ce moment , l'agitation des sens en fait alors autant qu'elle. C'est donc-là , chère *Fatmé*, s'ecrioit-il, le premier pas que je dois faire pour parvenir jusqu'à toi ! *Chrysolite* est un degré du trône où je dois monter. Eh que m'importe , dit *Chrysolite* en fureur , & au désespoir d'entendre prononcer le

[11]

nom de la jeune Odalique , dans le temps qu'elle croyoit devoir occuper tous les sens du médecin. Oui, oui, que m'importe , pourvu que mon amour soit satisfait ? Ta science en va recevoir encore un plus beau lustre. *Fatmé*, dont le nom t'est si cher , prônera partout que tu as rendu à *Chrysolite* ses charmes , & *Chrysolite* applaudira en secret au remède efficace que son médecin aura employé pour dissiper les nuages qui couvroient son front.

Abdeker ne s'arrête plus , il se livre tout entier aux transports de *Chrysolite* , qui le fait factifier entre ses bras aux charmes de *Fatmé*. *Abdeker* croit sortir du sein d'une de ces Bacchantes qui descendent

A vj

[12]

du mont Cythéron. *Chryfolite* revient de son ivresse ; & chantant sa victoire , elle conduit le médecin hors du férail par des routes détournées.

C H A P I T R E II.

Des Maladies de la peau.

EN vain *Fatmé* attendit-elle *Abdeker* dans le vestibule ; elle fut obligée de s'en retourner dans son appartement , accompagnée seulement de quelques-unes de ses femmes. Quelque temps après *Chryfolite* fut la rejoindre , & lui parla de son médecin avec tant d'éloges , que son discours tenoit presque de l'enthousiasme. La jeune Odalique étoit charmée d'un

[13]

pareil entretien , & de l'estime qu'on faisoit de son amant : c'étoit un nouvel aliment pour sa flâme , & le plus sûr moyen de lui plaire.

Abdeker, étonné de la bizarrerie de son aventure , ne vouloit pas faire paroître son trouble devant sa chère maîtresse. Il fut deux jours sans entrer dans le férail , ce qui jeta la jeune Odalique dans des alarmes dont elle demandoit cent fois par jour la raison à *Chryfolite*. Que les jours sont longs , disoit-elle , pour des amans séparés ; mais qu'ils sont courts pour des amans réunis ! Elle s'entretenoit ainsi , lorsqu'*Abdeker* s'offrit à ses yeux. Je renais , chère *Chryfolite*, s'écria-t-elle ; j'apperçois la

[14]

lumière qui vivifie mes sens ! Et toi *Abdeker*, si j'ai pu lire sur ton visage , & comprendre par tes discours que je ne t'étois pas indifférente , peux-tu sans ennui , je dis plus , sans douleur , être aussi long-temps sans revoir ce que tu aimes ? Déjà l'astre du jour à fait deux fois sa révolution autour de notre tête , & je ne t'ai apperçu que dans mes songes & dans mon imagination. Puis-je juger du cœur des autres par le mien ? Il me semble que l'amour est plus vif & plus impatient. Le médecin cherchoit une excuse légitime à ce juste reproche. Ah , *Fatmé* ! répondit-il , ma tendresse pour vous n'est pas une tendresse feinte : vous en pouvez juger sur ce que

[15]

vous avez compris ma passion ,
avant que ma bouche osât vous
l'apprendre. J'en prends à témoin
Chrysolite ; elle fait combien de
rudes combats mon cœur a éprou-
vés pour vous. *Chrysolite* ne ju-
gea pas à propos d'entendre le
reste de la conversation, qui deve-
noit trop intéressante pour elle.
Aussitôt elle se retira , afin de lai-
sser plus de liberté à sa maîtresse.
Mon amour pour vous , continua
le médecin , est si plein de respect,
que j'aurois craint d'encourir vo-
tre disgrâce , si par trop de témé-
rité j'eusse risqué un aveu qui
eût pu vous déplaire. Une pa-
reille disgrâce seroit pour moi le
châtiment & le coup le plus ter-
rible. . . . Mais pourquoi être deux

[16]

jours sans me voir , répliqua *Fatmé* ? Vous connoissez la foiblesse de mon tempérament , & vous m'abandonnez à moi-même , dans le temps que j'ai le plus besoin de vos avis. En vérité , c'est négliger ma santé ; & je puis croire que c'est faire fort peu de cas de mes charmes , que de les laisser à la merci de mille infirmités que votre présence seule feroit disparaître. Cela est fort mal pour un médecin qui prétend connoître le prix de la beauté.

Ces reproches me feroient moins sensibles , dit *Abdeker* , si j'étois moins occupé de vous. Au milieu des soins qu'exige ma profession , vous êtes toujours présente à mon idée , & je saisis avec

[17]

empressement toutes les occasions qui tendent à vous plaire. Hier encore, parmi le grand nombre de malades que je fus obligé de voir dans *Péra* (a), j'ai fait quelques observations sur les maladies de la peau, qui repandent une certaine difformité sur le visage. Vous avez paru vous intéresser aux différens sujets qui ont été l'objet de nos dernières conversations. Vous voulez connoître tout ce qui peut bleffer la beauté en quelque point. J'ai cru que ce seroit un nouveau tribut que vous paieroit mon zèle, que de chercher à vous satisfaire sur cet article ;

(a) Fauxbourg de Constantinople, où sont logés les ministres des princes étrangers.

[18]

quoique je ne le pus faire qu'en me privant de la plus grande douceur de ma vie, qui est de vous voir, de vous entendre, & de lire dans vos yeux que votre médecin ne vous est pas indifférent. J'applaudis à tes raisons, dit *Fatmé*; mais au moins je n'avois point tort de m'impatienter. Pour la peine de toutes les inquiétudes que tu m'as causées, j'exige de toi que tu me fasses part aujourd'hui de ces observations dont tu viens de me faire mention : car je suis toujours curieuse de ta science, & des moyens de conserver la beauté.

La première malade que j'ai vue, dit *Abdeker*, étoit une femme dont le visage étoit couvert d'une rou-

[19]

geur accompagnée de pustules. Les médecins appellent cette maladie *goutte-rose*, ou *coupe-rose*. Elle ressemble quelquefois à des gouttes de sang répandues sur la peau, & souvent elle donne une couleur forte & inégale au nez & aux joues. Quelquefois le nez & le visage deviennent si gros & si monstrueux, qu'ils font horreur à voir. Cette maladie arrive rarement aux personnes qui ont un régime réglé; elle est fort commune à ceux qui font un usage immodéré des liqueurs spiritueuses; & elle est comme endémique chez les peuples de Frise & des Pays-bas, à cause de leur mauvaise coutume de boire du vin avec excès. On a vu un ivrogne

[20]

tellement attaqué de ce mal , que lorsqu'il étoit à table , le sang lui sortoit ordinairement avec abondance par la peau du visage , ce qui l'empêchoit pour quelques momens de boire. Sitôt que l'hémorragie étoit cessée , il reprenoit le verre avec une nouvelle ardeur , & ne le quittoit point que sa face ne fût allumée comme un tison ; de sorte qu'elle jetoit , pour ainsi dire , du feu de tout côté , & qu'elle auroit pu même éclairer dans les ténèbres.

Hier je prescrivis à cette femme de Péra une diète rafraîchissante & humectante. Je lui défendis entièrement l'usage du café ; je lui conseillai d'appliquer sur son visage un liniment fait avec

[21]

le blanc d'œuf & un peu d'alun ou un peu de camphre , & ensuite se fervir de l'huile de myrrhe , qu'on regarde comme très-efficace dans ce cas-là (a).

Ensuite je fus rendre visite à une autre femme , dont tout le corps étoit couvert d'échaubou-lures. Ces échaubou-lures font de petits boutons qui s'élèvent sur la peau , & qui la rendent rude & inégale. Ils font presque toujours causés par une sueur âcre & bilieuse. S'ils ne se passent pas d'eux-mêmes , on a recours alors à un régime délayant & adoucissant. Il est bon de boire souvent à la glace , de prendre du repos , de

(a) Voyez l'Observation première.

[22]

se tenir dans un lieu frais , de boire de l'eau nitrée , du petit-lait , quelques verres d'orgeat ou de limonade , d'ufer des bouillons de poulet avec les quatre semences froides , pour tempérer l'âcreté du sang. On pourra se laver avec la décoction de graine de lin , de mauve & de guimauve ; avec l'eau-rose où l'on aura fait fondre un peu de sucre de sature. On se sert encore avec succès des eaux , des pommades & des savons adoucissans , pour appliquer sur les endroits de la peau qui sont atteints de ce mal.

Chez la même personne , je fus consulté par une femme qui avoit quelques saphirs au visage. Elle

[23]

vouloit se débarrasser de pareilles richesses, qui l'importunoient beaucoup. Les saphirs sont des boutons rouges & durs, qui blanchissent à leur pointe. Ils sont à peu près gros comme un grain de chenevis, & viennent ordinairement au visage & au cou. Les jeunes gens des deux sexes qui parviennent à l'âge de puberté, y sont plus sujets que d'autres. Les pustules qui sont fort rouges, sont assez difficiles à guérir; & quoiqu'elles s'évanouissent à la fin, la rougeur reste très longtemps. Les remèdes où entrent le camphre, l'essence de benjoin, le sucre de saturne, le cérat & le lait virginal, sont fort estimés pour remédier à cette légère in-

[24]

disposition. Je crains que tous ces détails ne vous ennuiant. Il y a dans les arts des choses intéressantes pour ceux qui les professent, mais qui n'amuse pas les personnes qui ne sont pas obligées d'y donner toute leur application. Si vous souhaitez, je finirai ici ma course médicale, car peut-être vos oreilles commencent-elles à être fatiguées.

Non, reprit *Fatmé*, non, *Abdeker* ; je ne me lasse point de vous entendre. Vous avez sans doute fait encore d'autres observations pendant les deux jours de votre absence. Il faut me dire tout, sans cela je ne vous fais point grâce.

J'allois encore, dit le médecin, vous parler de quelques espèces de
de

[25]

de taches de rousseur, sur lesquelles j'ai été interrogé. La première espèce est celle que les enfans apportent, pour ainsi dire, en naissant. Ces taches sont plus ou moins larges, & plus ou moins brunes : on les appelle *lentilles*, ou *figes*. La seconde espèce est fort commune ; ce sont des taches qui arrivent lorsqu'on s'expose au soleil, quand on a la peau fine & le teint délicat : c'est ce qu'on nomme ordinairement *hâle*. La troisième espèce arrive aux femmes grosses, dont le corps se trouve parsemé de grandes plaques roussâtres. Enfin la quatrième espèce se contracte avec l'âge ; & souvent l'on voit les deux côtés du nez garnis de ces taches : quelquefois

Tome II.

B

[26]

même le front, les joues & le menton. Il y a certaines lentilles qui méritent d'être conservées ; celles, par exemple, qui donnent plus d'agrémens au visage, qui relèvent la blancheur de la peau, qui donnent à l'œil un air plus fin & plus passionné. Il faut sur cet article consulter son miroir, plutôt que son médecin ; mais il ne faut pas épargner celles qui sont mal placées, ou dont le nombre trop multiplié déroberoit à la vue des traits capables de charmer. Ces lentilles ne peuvent guère être emportées qu'avec les caustiques : on ne doit se servir que des plus doux, & encore faut-il user de grandes précautions, de peur de laisser sur la peau une ci-

[27]

catrice plus difforme que la tache qu'on veut effacer. Les meilleurs remèdes, dans ce cas-là, sont l'eau distillée de la racine de grande scrophulaire, qui est légèrement rongeante; & l'huile de tartre par défaiillance, qui a encore plus de force, mais qu'on peut mitiger avec un peu d'eau-rose ou de plantain. On se sert encore, mais avec moins de succès, de l'eau tirée des fleurs de fèves & de sureau, ou du lait dans lequel on aura fait bouillir ces fleurs avec une mie de pain blanc. Ces remèdes peuvent être utiles dans tous les cas.

Quand il s'agit de dissiper les effets du hâle, on emploie les huiles de ben., d'œufs, d'amandes douces, des quatre semences froi-

B ij

[28]

des ; cependant il faut prendre garde que ces huiles ne noircissent le teint. On met aussi en usage le lait d'ânesse, le lait de femme, le lait d'amandes pilées ; les pommades où l'on fait entrer le beurre de cacao ; le blanc de baleine, & le baume de la Mecque. Quelques femmes ne se servent que d'un jaune d'œuf battu dans l'huile de lis : quelques autres, d'une toile jaune qu'elles préparent avec les jaunes d'œufs & le blanc de baleine (a).

Je me rappelle bien, dit *Fatmé*, que c'est avec de pareils remèdes que vous avez réussi auprès de *Zinzima*. Je ne vous interromps

(a) Voyez l'Observation II.

[29]

que pour vous faire voir que je ne perds rien de tout ce que vous me dites. *Abdeker* reprit ainsi. La troisième espèce de taches de rouffeur dont je vous parlois à l'instant, se dissipe ordinairement après les couches ; ainsi elles n'exigent point de remèdes , à moins qu'on ne veuille employer ceux dont je viens de faire mention.

Enfin la quatrième espèce est comme un cuir bouilli , qu'on acquiert avec l'âge. Pour venir à bout d'y remédier , il faut au moins enlever une ligne d'épaisseur que la peau a contractée , c'est pourquoi on appliquera d'abord des émoulliens & des anodins , ensuite de légers caustiques , tels que ceux que je vous ai décrits. Si on en

B ij

[30]

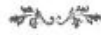
souhaite de plus forts, on se lavera le visage avec l'eau distillée de fiel de bœuf, dans laquelle on aura mis un peu de sel. En continuant cette opération pendant quelque temps, on rend la peau plus mince & plus fine (a).

Que la conduite des amans est singulière ! *Fatmé*, qui venoit de gronder *Abdeker* sur son absence ; fut la première à le remercier de ses attentions, & à convenir qu'il devoit remplir les devoirs de son état, tant pour l'intérêt du public, que pour les avantages qu'elle en devoit retirer dans ses conversations. Mais au moins, cher médecin, lui dit-elle, ménage pour

(a) Voyez l'Observation III.

[31]

Fatmé quelques momens qui lui font si chers par ta présence, & si utiles par tes entretiens. *Abdeker* s'applaudissoit intérieurement de ce que la jeune Odalique recevoit si bien ses excuses sans les approfondir. Son visage devint plus serein, & *Fatmé* attribuoit ce changement au plaisir que son médecin ressentoit d'être avec elle. Ne me sollicitez point, dit *Abdeker* en se retirant, ne me sollicitez point de me rendre auprès de vous. La sympathie enchaîne tellement mon ame avec la vôtre, que je ne jouis d'un bonheur réel, que lorsque je puis vous voir & vous entendre.



B iv

C H A P I T R E III.

Conspiration contre Mahomet.

MAHOMET, de retour auprès de *Fatmé*, sembloit jouir des momens les plus heureux de sa vie ; mais que ces momens étoient cruels pour *Abdeker*, qui dès l'instant qu'il avoit commencé à espérer, devint jaloux du bonheur du Sultan ! La jeune Odalique auroit aussi voulu de son côté se débarrasser des importunités du grand-seigneur, qui devenoit de jour en jour plus pressant : cependant, n'apercevant aucun moyen de s'en mettre à l'abri, elle étoit contrainte d'attendre du sort les ressources que toute sa sagacité & sa

[33]

prudence ne pourroient bientôt plus lui fournir. Mais vit-on longtemps tranquille sur le trône ? C'est espérer toujours le calme sur la vaste étendue des mers. *Mahomet*, qui avoit laissé le commandement de son armée d'Albanie à *Mustapha* & à *Ballabanus*, apprit que la peste régnoit dans son armée, & que cette maladie contagieuse, faisant tous les jours de funestes progrès, enlevait la meilleure partie de ses soldats. A cette nouvelle succéda une autre non moins triste : on lui manda que *Ballabanus*, craignant qu'un mal aussi formidable ne lui enlevât le reste de ses troupes, sans aucun fruit pour sa propre gloire & celle de l'empereur, s'étoit mis à la tête des soldats

B v

[34]

mourans qui lui restoient, & que ranimant l'étincelle de courage qui foutenoit encore les cadavres qu'il commandoit, il étoit parvenu, au milieu de la flâme & des traits, jusqu'au pied des murailles de Croye. Là, combattant comme un forcené, il reçut un coup dont il mourut quelques heures après dans sa tente. Le bruit de sa mort répandu dans toute l'armée, y jeta l'effroi & le désordre; ce qui la fit retirer dans la plaine de *Tyranna*, qui est à huit milles de Croye. *Mustapha*, de peur d'être chargé dans sa retraite par un ennemi redoutable, fit faire des propositions rampantes à *Scanderberg*, qui les accepta.

Mahomet n'étoit pas un homme

[35]

à qui les mauvais succès firent perdre courage. Il connoissoit trop bien l'inconstance du sort, & il favoit aussi combien l'adresse, la patience & la politique pouvoient le fixer. Déjà il méditoit une autre campagne en Albanie pour réparer avec avantage cette perte, lorsque *Mustapha* arriva lui-même à la Porte, & lui fit le détail des funestes événemens qui étoient arrivés depuis qu'il avoit abandonné son armée. C'est ainsi, lui dit-il, que les membres les plus nécessaires périssent, lorsqu'un corps est privé de sa tête. Sultan, ajouta-t-il, tu croiras peut-être que je viens ici pour te reprocher ta langueur & ta foiblesse; ou que, suscitée par quelques mécontents &

B vj

[36]

quelques traîtres, je viens troubler la paix de ton cœur. Non, j'en jure par le grand Prophète, que ta gloire seule & tes intérêts m'ouvrent la bouche. Je sens bien que mon zèle est audacieux, mais le péril est grand pour toi... Quel mortel ose ici élever sa voix, répondit le Sultan ? Prétendrait-il me faire trembler ? Mon cœur ne connoît point la crainte. Parle ; je t'écoute. Tes troupes, reprit le Pacha, refusent d'obéir à tes ordres ; le nombre des mécontents augmente tous les jours ; déjà l'Aga des Janissaires a levé l'étendard de la révolte. Je ne vois qu'un moyen pour les apaiser ; c'est d'immoler l'objet de ta tendresse. C'est donc là, disent tes soldats insolens,

[37]

l'exemple qu'ont donné au Sultan ses illustres ayeux, dont les victoires deviendront infructueuses pour la nation Musulmane ? C'est donc-là le héros qui est entré vainqueur dans Constantinople, & qui s'est distingué dans les combats les plus périlleux ? Nous pouvons méconnoître un pareil maître enseveli dans la mollesse & dans les plaisirs. Que sont devenus ces projets d'aller arborer le croissant dans Rome ? Ils sont évanouis comme un songe. *Mahomet* dort chargé des chaînes de l'amour. Heureux, si à son reveil il ne se trouve pas chargé des chaînes que les princes Chrétiens, le roi de Perse & le foudan d'Egypte, lui préparent. Faut-il qu'une seule

[38]

femme nous attire tant de malheurs, & foit un obstacle aux armes victorieufes de l'empereur ? Qu'il fléchiffe, s'il le veut, le genou devant fon idole ; mais l'adorateur & l'idole feront renverfés.

Mahomet pouvoit à peine contenir toute fa fureur ; &, regardant *Mustapha* d'un œil farouche, Depuis quand, lui dit-il, celui qui donne la loi, doit-il la recevoir de celui qui eft né pour obéir ? Je connois les menées des conjurations : on tâche de rendre odieux celui qu'on veut perdre ; mais feul je pourrai fuffire à tout, & je donnerai à mon peuple un exemple qui étonnera fa barbarie. Nation ingrate ! il faut un fceptre de fer

[39]

pour te conduire, & tu ne mérites que des tyrans.

◦ Je fai bien, reprit *Mustapha*, qu'un Sultan ne doit pas être soumis au caprice de ses sujets. Le sacrifice qu'exigent les mutins est un crime qu'il faut éviter. Conserve ta maîtresse ; tu peux la conduire à la tête de ton armée, lui donner une tente dans ton camp ; & tes troupes respectueuses ne murmureront plus de la voir partager tes lauriers, & t'accompagner dans le chemin de la victoire. C'est en vain, répondit le Sultan, que tu cherches à calmer ma douleur, en voulant arrêter le coup qu'on me prépare. Je punirai l'insolent, après avoir justifié devant lui mon courage, & l'empire que

[40]

j'ai sur mes passions. Commande aux officiers de mes troupes de s'assembler incessamment à mon auguste Porte. Je te pardonne ta hardiesse, en faveur de notre commune éducation & de tes fidèles services. Retire-toi ; va porter mes ordres.

Mahomet comprit bien que, pour appaiser cet orage, il falloit verser du sang ; mais dans quel sang devoit il tremper ses mains ? Plongeroit-il lui-même un poignard dans le sein de *Fatmé* ? Non, non ; frappons, dit-il ; mais que le coup soit le moins rude à mon cœur, & le plus accablant pour une nation aussi barbare.



C H A P I T R E I V.

Mort d'Irène.

D É J A *Mahomet* avoit marqué sa victime. *Irène* étoit la favorite qu'il devoit sacrifier. Il avoit aimé cette jeune Grecque avec des transports infinis, & elle étoit devenue l'amie la plus tendre qu'eût *Fatmé* dans le sérail. *Fatmé*, quoique devenue sa rivale, n'avoit jamais fait aucune démarche pour lui enlever sa conquête : au contraire, *Irène* avoit remarqué que depuis le secret avertissement qu'elle lui avoit donné, *Fatmé* recevoit le Sultan avec tant de froideur, qu'il étoit obligé de revenir à son ancienne maîtresse, qui pour lors

[42]

voyoit d'un œil assez tranquille l'empereur solliciter inutilement le prix de ses feux aux pieds de l'inflexible *Fatmé* : on auroit dit que c'étoit moins une insulte pour la jeune Grecque, qu'une preuve de l'inconstance de *Mahomet*, & de l'ascendant des charmes de la belle Géorgienne.

Irène étoit blonde, ce qui n'est pas ordinaire aux beautés Grecques ; elle jouissoit encore de la première fleur de sa jeunesse ; & l'Orient n'avoit jamais vu naître rien de si charmant. Un Pacha l'avoit faite esclave à la prise de Constantinople, & l'avoit donnée au Sultan, dont le cœur avoit ressenti toute l'impression que peuvent faire des traits si agréables. Les appas seuls

[43]

de *Fatmé*, aussi éclatans , mais plus féduifans , avoient pu tirer l'empereur de cette ivresse. *Mahomet* avoit cependant confervé pour elle toute l'estime & tous les égards que méritoient une fi grande beauté , & un fi excellent caractère. Il n'avoit pour perfonne d'auffi fortes complaifances. *Irène* diftribuoit les places les plus importantes de l'Etat ; elle accordoit les graces , elle fléchiffoit à fon gré les volontés du Sultan ; en un mot , à l'ombre du férail elle régnoit dans le Divan. L'empereur avoit toujours vécu avec elle dans la plus grande intimité ; & , quoique dans le fond de fon cœur il donnât dans ce moment la préférence à *Fatmé* , il ne négligeoit cependant rien de

[44]

tout ce qui pouvoit plaire à *Irène*. Ses attentions pour elle étoient si grandes, que *Mahomet*, ce maître absolu, cherchoit à lui déguiser ses feux pour un autre objet. Qu'auroit-il fait de plus s'il l'avoit redoutée ? Mais tout cela n'étoit qu'une fuite nécessaire des sentimens qu'il avoit pour cette aimable Grecque. Il avoit pu autrefois, contre sa coutume, se reposer sur les Visirs de la conduite de ses Etats, afin de n'être pas détourné dans ses amours. Ce peuple, qui avoit alors subi quelques disgraces, en avoit murmuré hautement, & avoit conçu pour le nom d'*Irène* une haine implacable. Cette haine, quoique fondée sur des préjugés, nourrie par des bruits populaires,

[45]

fomentée par des mécontents, étoit la semence d'une discorde qui ne demandoit qu'à germer.

Après que *Muflapha* se fut retiré, *Mahomet* entra dans l'appartement de ses femmes. *Fatmé* fut le premier objet qui se présenta à sa vue. Ah ! *Fatmé*, lui dit-il d'un air troublé, que tu coûtes de tourmens à mon cœur ! Pour conserver des jours qui font en sa puissance, *Mahomet* peut perdre la vie ! *Fatmé*, interdite à ces paroles, ne fut que répondre ; l'agitation du Sultan la déconcertoit ; elle prévoyoit un orage, mais elle ignoroit sur quelle tête il alloit fondre. Où est *Irène*, demanda l'empereur ? Qu'on la fasse venir, j'ai l'affaire la plus importante à lui communi-

[46]

quer. *Irène* prévenue du trouble du Sultan, & qui connoissoit la cruauté de ce maître, arriva pâle & tremblante : elle s'imaginoit recevoir son arrêt de mort ; son presentiment n'étoit que trop bien fondé. Rassure-toi, aimable Grecque, dit *Mahomet*, en prenant un air plus calme, & dissimulant son dessein ; tu reprends aujourd'hui tous tes droits sur mon cœur. Ne crains plus mon inconstance ; je veux dès demain te donner par mon hymen avec toi la marque la plus éclatante de mon amour. Que *Fatmé* vaincue, & confuse d'avoir osé balancer la victoire avec toi, aille cacher ses foibles appas dans le fond de mon sérail.

Fatmé ne comprit rien à ce dif-

[47]

cours : elle se leva sans répliquer ; & baissant son voile , elle s'en fut dans un appartement écarté réfléchir sur l'humeur bizarre de l'empereur , qui , sans aucun prétexte , l'éloignoit de sa présence , après l'avoir assurée de son amour. Cette conduite étoit une énigme impénétrable pour elle.

Mahomet resté seul avec *Irène* ; la combla de caresses. Enfin , lui disoit-il , ta fiâme constante va recevoir sa récompense. Mon peuple apprendra le pouvoir que tu as sur mes sens , & s'il doit craindre l'empire d'un maître qui fait rendre hommage à tes charmes. *Irène*, qui aimoit véritablement le Sultan , malgré toute sa férocité , ne craignoit point la surprise de la

[48]

part de son amant. Seigneur, lui dit-elle, d'une voix ingénue qui marquoit la candeur de son ame, je n'attends la récompense de mon amour que dans la confiance de votre cœur. Vous souhaitez m'unir à vous par des liens plus étroits : votre hymen m'honore beaucoup plus que tout ce que je pouvois prétendre ; mais il ne pourra pas augmenter mon ardeur. . . . Pourquoi *Mahomet* me tient-il aujourd'hui ce langage, lui qui, brûlant dans l'instant pour d'autres appas, sembloit m'avoir oubliée dans son sérail ? Sans doute qu'un dégoût subit l'a retiré des bras de *Fatmé* ; sans doute. . . . Mais non, je ne pèche pas plus avant : il m'est trop doux & trop glorieux de retrouver

ver

[49]

ver ce que j'aime, & de jouir de tous les transports de son cœur.

L'homme le plus affamé de carnage, l'homme le plus endurci dans le crime, se seroit laiffé fléchir par de si tendres paroles. *Mahomet*, le dirai-je ? *Mahomet*, plus dur que le diamant, demeure inflexible, & ne change pas de résolution ; il brave les remords, & triomphe de sa passion au milieu même de tout ce qui pouvoit l'augmenter. Que ne devoit pas craindre la nation Ottomane sous un pareil chef ! Il se retira d'un air satisfait ; mais que dans le fond de son cœur il payoit cher cette tranquillité apparente ! Mettez, dit-il à *Irène* en la quittant, mettez demain vos habits les plus précieux ;

Tome II,

C

[50]

que votre tête soit ornée de fleurs & de pierreries; que votre fein exhale l'ambre & le nard les plus exquis. Ce n'est pas que vous ayez besoin de cette parure étrangère, pour plaire aux yeux attentifs de ceux qui s'empresferont à vous voir; mais la grandeur éclatante de la fête demande que tout y réponde & y soit assorti. Le cruel, il songeoit encore à orner sa victime avant de la présenter à l'autel!

Les foldats impatiens avoient devancé l'aurore, & environnoient déjà les portes du sérail. Les officiers & les Janissaires, non moins ardents, attendoient en murmurant la proie qu'on devoit livrer à leur avidité fanguinaire. *Maho-*

[51]

met parut enfin monté sur un char qui étoit tout à découvert. *Irène* étoit à ses côtés, plus belle que l'aurore qui annonce le retour du printemps, & plus éclatante que l'étoile qui annonce le coucher du soleil. Ebloui de tant d'attraits, le soldat se repent de sa témérité; il lève les mains au ciel, & s'écrie que rien n'est comparable aux charmes d'*Irène*, & qu'on lit dans ses yeux l'excuse légitime de la foiblesse de leur maître.

Le Sultan sourd aux cris de son peuple, qu'il regardoit avec des yeux hagards, se fit conduire dans la grande place de l'*Hippodrome* (a). A peine y est-il arrivé,

(a) On l'appelle aujourd'hui l'*Atmédan*, autrement la Place aux Chevaux.

[52]

qu'il se lève avec fureur. L'éclair étoit dans ses yeux, & le tonnerre dans sa bouche. Nation cruelle & ingrate, pour qui la tendresse est un crime, & l'inhumanité une vertu, depuis quand déshonore-t-on la mémoire de ses ancêtres en aimant un objet adorable ? Voici celle qui a retenu plus d'une fois ce bras qui s'appesantissoit sur ta tête : elle est digne du châtement qu'exigent tes vœux féroces ! Eh bien, rebelles, avalez à longs traits un sang qui, une fois répandu, attirera sur vous & sur vos enfans tous les fléaux des Cieux ! Tel est le souhait de *Mahomet*, qui renverse l'innocent pour parvenir aux coupables. Aussitôt on entend un bruit confus, au milieu duquel on

[53]

distingue des voix qui demandent grace pour *Irène*, & pour tout un peuple aveugle, qui dans sa précipitation exigeoit un sacrifice dont il ne connoissoit pas le prix. C'est ainsi que j'écoute tes prières, & que je cède à ton repentir, répondit *Mahomet* à son peuple consterné. Au même instant il tire son sabre, & tranche la tête d'*Irène*, qui attendoit sa mort dans le silence. Elle tombe comme cette fleur qu'a coupée le tranchant de la charrue. Un frémissement d'horreur se répandit dans le cœur de chaque Turc. Falloit-il donc un pareil exemple pour donner à ce peuple une leçon de docilité ? Le ciel parut plus sensible que la terre teinte d'un si beau sang : il ouvrit

C iij

[54]

son sein, & fit entendre son tonnerre. *Mahomet* fut assez impie pour croire que le Ciel approuvoit ses forfaits, & rentra dans son palais au milieu de la grêle & des éclairs.

CHAPITRE V.

Désolation de Fatmé.

ABDEKER apprit cette terrible nouvelle, & trembla pour les jours de *Fatmé*. Il attendoit avec impatience que le soleil revînt distribuer au monde sa lumière. A peine fut-il jour que le *Lecchin Bachi* vole au férail; il trouve *Fatmé* baignée de pleurs. Le Sultan, encore couvert du sang de la jeune Grecque, lui avoit appris lui-même la fin tra-

[55]

gique de cette infortunée favorite , en lui déclarant qu'elle seule pouvoit remplacer *Irène*, & qu'elle devoit songer à satisfaire dans peu ses desirs. Ah ! cher *Abdeker*, s'écria-t-elle en l'appercevant , je viens de perdre la plus tendre de mes amies ! Le cruel *Mahomet* prétend m'en faire un triomphe , & ose m'assurer que la tête d'*Irène* étoit un trophée digne de son amour pour moi. Ah ! si mes mains eussent été armées d'un poignard, je me sentoient assez de force pour le plonger dans le sein de ce barbare ! Prétendrait-il, cet inhumain, m'assurer la conquête de son cœur, en détruisant ce qu'il a de plus cher ? La terre & les cieux périroient avant que je lui accorde ces

C iv

[56]

faveurs que je lui refusois par indifférence & par dégoût , mais que je lui refuse à présent par haine & par vengeance. Sans doute qu'il m'ôtera la vie. Il ne peut pas me faire un plus beau présent que la mort. Je ne respirerai plus l'air infect de son sérail ; je ne verrai plus ce tyran que le ciel en courroux a envoyé pour punir l'audace des Musulmans ; je ne ferai plus contrainte d'avoir des complaisances pour un monstre qui ne se repaît que de sang & de carnage. Peut-être que le cruel, connoissant tous les avantages que je recevrois de la mort , seroit assez féroce pour me la refuser. C'est alors que je puis braver sa puissance : il est mille chemins qui conduisent au tombeau.

[57]

Le médecin n'approuvoit que trop la juste douleur de *Fatmé* : il se feroit même reproché, comme un trait d'inhumanité, d'arrêter ses larmes ; il craignoit seulement qu'un transport trop vif ne lui enlevât l'objet qu'il chériffoit plus que sa vie. Calmez, disoit-il, calmez ce désespoir, adorable *Fatmé* ; cherchons plutôt à fuir cette furie qu'ont vomie les enfers ; méditons plutôt les moyens qui peuvent nous procurer une retraite assurée ; c'est la seule manière d'enlever à sa rage une beauté dont *Mahomet* ne fut jamais digne.

Hélas ! cher *Abdeker*, répondit la Sultane, ne parlez plus de beauté : elle est ici un crime, puisqu'elle en reçoit la même récompense.

C v

[58]

Plût à Dieu que je fusse née si dif-
forme , que je n'eusse jamais at-
tiré les regards des hommes ! Sans
doute que j'aurois vécu dans la so-
litude , & que je ne m'occuperois
que de soins qui ne troubleroient
pas la tranquillité de mon ame.
Peut-être ignorerois-je qu'il existe
sur le trône de l'Orient un bour-
reau qui boit à longs traits le sang
de ses maîtresses. Mais comment
fuir de ces lieux ? Les murs de ce
palais sont trop bien gardés. . . .
Mais qu'ai je à craindre en cher-
chant à fuir , dit-elle en se levant ?
Si on m'arrête , on me fera périr
dans les tourmens : qu'importe ? Il
n'en est pas de plus cruels que ceux
que j'éprouve , & je ne ferai peut-
être que devancer le sort qui m'est

[59]

réfervé. Arrêtez, s'écria *Abdeker* en la prenant dans ses bras, arrêtez, *Fatmé* ; oubliez-vous que vous me perdez en vous livrant indifféremment à une mort qui ne feroit que trop certaine ? oubliez-vous que je vous aime ? ... Qu'entends-je, répondit *Fatmé* ? *Abdeker* me dit hautement qu'il m'aime. Perfide ! la première marque de ton amour feroit donc d'avoir rendu la vie à *Mahomet*, & la dernière de me retenir dans ses fers !

Le médecin frémit entendant ces reproches ; il pouffe un long soupir, & ses yeux laissent couler des pleurs sur son visage pâle & abattu. Tu pleures, *Abdeker*, lui dit *Fatmé*, tu pleures ? Ah ! tes fan-

C vj

[60]

glots me défarment : juge de mon amour !

A peine eut-elle fini ces mots, qu'elle tombe évanouie sur des carreaux qui étoient auprès d'elle. Son pouls s'affoiblit ; elle ne respire plus ; une pâleur mortelle se répand sur ses joues ; ses membres se roidissent. *Abdeker* craint que la Parque cruelle ne tranche le fil des jours de sa chère *Fatmé* ; il tire de sa poche un flacon, qui contenoit une eau spiritueuse dont les effets étoient merveilleux ^(a) ; il l'approche des narines de la belle Géorgienne, lui en verse dans les mains, & lui en frotte les tempes. *Fatmé* soupire, & prononce d'une

(a) Voyez l'Observation IV,

[61]

Voix mourante le nom d'*Abdeker*.
Fatmé, chère *Fatmé*, lui répond le
médecin, en tenant ses lèvres col-
lées sur la bouche de la Sultane,
reçois cette partie de mon ame.
Qu'il me fera glorieux d'animer
un si beau corps !

Fatmé ouvre de grands yeux à
la lumière, qu'elle trouve plus foi-
ble que de coutume ; son sein qui
étoit à découvert reprend le mou-
vement alternatif de la respiration.
Sans songer au désordre où elle se
trouve, elle regarde tendrement
Abdeker qui baisoit ses mains, &
les inondoit de ses larmes. Tu me
rends la vie, cher médecin ! Hélas !
qu'il m'est doux de la recevoir de
ta main ! Aussitôt elle embrasse
son médecin avec un transport

[62]

qu'il n'avoit jamais osé espérer jusqu'alors, & lui répète mille fois qu'il étoit l'unique consolation qu'il lui restoit.

Lorsque le *Lecchin Bachi* vit que l'esprit de la Sultane reprenoit peu à peu sa sérénité, & que l'orage qui agitoit ses sens étoit dissipé, il prit congé d'elle en lui réitérant les protestations de son amour, & l'affurant qu'il ne manqueroit pas de se rendre auprès d'elle incessamment. Recevez-en ce gage, lui dit-il, en lui présentant le flacon qui contenoit l'eau spiritueuse, dont l'odeur avoit rappelé l'aimable Géorgienne à la vie. *Fatmé* le reçut avec joie, & le porta toujours depuis avec elle.



C H A P I T R E V I.

Manière de consoler.

A I N S I que le vigneron qui se promet la plus ample vendange, tremble lorsqu'il voit s'avancer sur ses vignes convertes de raisins un nuage chargé de grêle & de tonnerre ; de même *Abdeker* craignoit que le chagrin n'altérât la beauté de *Fatmé* : il appréhendoit que la présence continuelle de son bourreau, ou que l'image d'un supplice inévitable, ne la conduisissent à pas lents au tombeau ; c'est pourquoi il ne manqua pas à lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Il redoubla ses assiduités auprès d'elle : peut-être auroit-il

[64]

dû le faire avec plus de retenue ; mais l'amour est aveugle , il n'aperçoit le précipice que lorsqu'il est près d'y tomber. Tantôt il annonce à la Sultane quelques projets d'évasion , & toujours il s'y trouve des obstacles ; tantôt il la rassure sur ce que la valeur bouillante de *Mahomet* l'exposant souvent à des périls évidens , elle seroit peut-être délivrée par-là des insultes de ce tyran : ceci n'étoit encore fondé que sur le fort toujours incertain. Cependant tout ce que le médecin disoit à la jeune Géorgienne étoit accompagné des caresses les plus vives ; ce qui n'engageoit pas peu *Fatmé* à le croire. Les marques de sa passion étoient bien reçues , & il étoit convaincu de l'amour

[65]

que la Sultane avoit pour lui. L'affliction dispose efficacement à la tendresse, par les sentimens de compassion qu'elle inspire. Pour peu que le cœur soit alors prévenu pour quelque objet, sa défaite est certaine dans ce moment ; il ne songe plus à se défendre ; c'est une place qui est attaquée par le dehors & par le dedans ; l'amant peut annoncer sa victoire.

Abdeker, pour témoigner à *Fatmé* la part qu'il prend à ses peines, lui ferre d'abord les mains. Cette marque de sensibilité est trop foible, il les baise. Bientôt il embrasse sa chère maîtresse, & la ferre étroitement dans ses bras, pour lui faire entendre que ses disgraces lui sont communes avec elle, & qu'on ne

[66]

peut frapper l'un, sans que l'autre n'en ressent le contre-coup. Tous ces mouvemens appartiennent à la pitié & à l'amour ; mais le chagrin s'affoiblit peu à peu, & l'amour reste dans toute sa force : le consolateur est au même point où se trouve un amant dont les flâmes vont être récompensées.

Le médecin avoit fait tous ces progrès, sans que la Sultane s'en fût apperçue. Jouissant peu de sa raison, elle pouvoit être aisément la proie d'une passion qui en détruit l'empire. *Abdeker* touchoit au moment de son triomphe, lorsqu'elle commença à connoître sa foiblesse ; ou, pour mieux dire, *Fatmé* étoit vaincue, lorsqu'elle songea à se défendre. Arrête, cher

[67]

amant, lui disoit-elle, tu profites de mon désordre : n'entreprends rien dont nous puissions rougir, ou nous repentir.

Mais la résistance étoit trop faible & trop tardive, *Abdeker* n'écouloit plus les remontrances de *Fatmé* ; il sentoit bien que dans un moment plus tranquille il ne pouvoit rien espérer ; il laisse agir tous les transports de son amour, sans y mettre aucun frein. La Sultane succombe ; & l'amour, qui précipitoit sa défaite, va publier dans Cythère cette glorieuse victoire.

Tu viens de jouir, cher amant, s'écrioit-elle, des faveurs que tu regardes comme ton souverain bien : elles sont dignes de toi,

[68]

puisque j'ai pu les refuser à celui
qui joint deux empires sur sa tête ,
& qui compte vingt rois pour ses
tributaires. Ce tyran pouvoit bien
les ravir , mais il n'appartenoit
qu'à l'amant d'en jouir. Mon cœur
ne te les reprochera pas , si elles
font le sceau d'une union const-
tante ; mais tu feras pour moi le
plus lâche & le plus infâme de
tous les hommes , si , content d'a-
voir assouvi ta passion , tu ne con-
serves pas pour *Fatmé* le même
amour qui a servi à la séduire.

Fatmé , répondit *Abdeker* , si tu
connois la sensibilité de mon ame,
tu peux juger de la délicatesse de
mon amour ; c'est sur cette délica-
tesse que tu dois mesurer la durée
de mon ardeur. Oui , je t'aime , &

[69]

je t'aimerai toujours. L'inclination que j'ai pour toi m'est aussi douce & aussi nécessaire que la pente qui conduit les eaux d'un fleuve à la mer. Tu es cet océan où se rassemblent tous mes desirs, & où je puis le sentiment de la vie. C'est ainsi que nos amans passèrent plusieurs jours à s'enivrer de la plus douce volupté; les épanchemens de leur cœur étoient quelquefois si tendres, qu'ils se baignoient mutuellement de leurs larmes. Quelquefois leurs baisers étoient si délicieux, que toutes les puissances de leurs âmes ne pouvoient suffire à tant de charmes. Souvent leurs embrassemens étoient suivis de ces ravissmens & de ces extases qui n'ôtent le

[70]

fentiment que pour mieux se faire
fentir , & qui rendent les mortels
rivaux des dieux.

C H A P I T R E V I I .

Du Rouge, du Fard & des Mouches.

A P R È S le sacrifice d'*Irène* à la vengeance publique , après l'indignation & le refus outrageant de *Fatmé* , *Mahomet* songeoit peu aux attraits de son sérail. Commençant à redouter des ennemis qu'il avoit paru mépriser, il alla fondre en Albanie avec les plus grands préparatifs de guerre. Il commandoit en personne son armée, & *Scanderberg* avoit alors un rival digne de lui. On n'entendoit

[71]

parler à Constantinople que des progrès rapides & des victoires de l'empereur; c'étoit un lion endormi, disoit-on, qui a été réveillé par la plaie la plus cruelle qu'on ait pu lui faire. Son courage se ranime, il se jette sur tout ce qui l'environne, & terrasse tout ce qui peut s'opposer à sa fureur. Temps heureux pour *Fatmé!* elle n'étoit point fatiguée par les poursuites du tyran qu'elle détestoit, & elle jouissoit tranquillement des fréquens entretiens de son amant; sa présence lui étoit si chère, que toutes les fois qu'il entroit chez elle, son cœur éprouvoit les émotions les plus vives. Ces émotions se manifestoit bientôt sur son visage, & en altéroient les cou-

leurs. Les eunuques, qui, pour plaire à leur maître, interprètent toutes les démarches des favorites, & cherchent à approfondir leurs plus secrètes pensées, auroient bien pu deviner sa passion; ils se feroient fait un mérite de la révéler au Sultan, qui auroit puni du supplice le plus horrible un pareil mépris de sa flâme, & un pareil attentat à sa puissance.

Abdeker vit le danger, & songea à fermer les avenues qui y conduisoient. Il avoit imaginé de donner à *Faimé* un autre visage que celui qu'elle portoit. En peintre ingénieux, il vouloit répandre des couleurs artificielles qui pussent servir d'écorce aux couleurs naturelles qui brilloient sur le teint
de

de la Sultane. Il avoit préparé autrefois le fard pour cacher aux yeux les plus pénétrants le teint bazané de la jeune *Zizima*. Se rappelant ce succès, il crut pouvoir aussi donner un terme fixe à cette pâleur & à cette rougeur qui se succédoient tout à tour sur le visage de *Fatmé*, lorsqu'elle étoit agitée par le mouvement nécessaire de ses passions. Il se munit donc de vermillon, pour ranimer les roses qui commençoient à pâlir sur une si belle peau ; c'étoit ainsi que sous un voile apparent, il prétendoit que toutes les passions pouvoient exécuter leur jeu, sans que les yeux des Argus pussent lire sur le visage les traits que le cœur y imprime.

Tome II.

D

[74]

Il arrive dans le sérail, & trouve la Sultane devant son miroir : elle ne paroïssoit pas contente d'elle ce jour-là ; ses yeux étoient abattus ; ses joues plus pâles, & son visage avoit un air languissant. C'est à toi que j'ai recours, dit-elle à *Abdeker*, pour réparer la vivacité de ce teint que les passions vont déflourir comme celui de *Zélide*. Je me fais peur à moi-même aujourd'hui ; & si demain je me retrouve dans le même état, je casserai cette glace qui m'afflige par sa trop grande sincérité.

Modérez ce dépit, répondit *Abdeker* : j'ai prévu cette légère altération de vos charmes, qui renaîtront avec la tranquillité de votre cœur. C'est moins ce moment-ci

[75]

qu'il faut craindre que l'avenir :
votre visage pourroit peut être dé-
cider contre nous ; il faut cacher
des sentimens qui causeroient sans
doute notre perte. Les yeux de
vos surveillans lisent sur votre
front les mouvemens qu'y trace
votre ame avec des traits de feu.
Voilons cet interprète trop fidèle
de vos pensées & de vos senti-
mens.

Il dit, & aussitôt il ouvre la pe-
tite boîte qui contenoit son ver-
millon ; il y trempe lui-même le
pinceau, & peint avec adresse le
contour des joues de la Sultane.
Fatmé consulte son miroir. Je ne
me reconnois plus, s'écria-t-elle.
Ciel ! quel prodige ! mes joues
sont aussi éclatantes que la pourpre

D ij

[76]

de Tyr, & aussi radieuses que la flâme. Mon visage ressemble à l'Aurore qui fuit les embrassemens du vieux Tiron, & qui va se jeter dans les bras du jeune Céphale. Je me souviens que c'est ainsi que *Bélino* (a), par ordre de l'empereur, traça sur la toile mon portrait. Cette peinture étoit si vivë & si vraie, que je crus qu'il m'avoit fait partager mon existence avec cette toile, & que par son

(a) *Gentile Belino*, Vénitien, & frère de *Jean Belino* qui eut une si grande réputation à la cour de *Louis XI*, est le peintre dont il est ici question. Il y a dans le cabinet du roi un tableau de la main de *Belino*, qui s'est peint lui-même tel qu'il étoit quand il fut introduit au sérail. Il mourut en 1501.

[77]

art magique il avoit animé un autre moi-même. Pardonne-moi cette erreur ; tu fais que les maximes de l'Alcoran défendent aux Musulmans la représentation des choses animées, & c'étoit la première fois que ce spectacle s'offroit à ma vue. *Mahomet* a fait mettre dans son appartement ce portrait à côté du sien. Mais, hélas ! triste souvenir ! Une action innocente est toujours compensée dans ce barbare empereur par une action criminelle. Tu as vu comme il m'a prouvé la violence de son amour, en immolant *Irène* inhumainement. Ce n'est pas d'une manière moins cruelle qu'il a fait connoître à *Bélino* sa capacité & son intelligence dans l'art d'imiter la nature par le

D iij

moyen des couleurs. Ce célèbre peintre avoit travaillé, avec toute l'application dont il étoit capable, un tableau qui représentoit la décollation de *Jean-Baptiste*. Il étoit persuadé qu'un pareil sujet seroit bien reçu de l'empereur, & de toute la nation, qui révère ce grand prophète. *Mahomet* le contempla avec plaisir, & y découvrit de grandes beautés. Mais, pour montrer qu'il n'en jugeoit pas en admirateur aveugle, & qu'il avoit toutes les lumières d'un excellent critique, il blâma le peintre de n'avoir pas assez étudié l'effet qu'en cette occasion la nature a accoutumé de produire sur les chairs du patient. S'applaudissant intérieurement de cette censure & de

[79]

son discernement , il voulut par la plus forte démonstration convaincre d'ignorance ce savant peintre. Il fit venir un esclave , & fit tomber d'un coup de fabre la tête de ce malheureux à ses pieds, donnant ainsi à l'artiste un modèle capable de résoudre la difficulté ; mais *Bélino* , plus effrayé qu'instruit , ne chercha que l'occasion de quitter un maître qui instruisoit par de pareilles leçons. Il quitta cet affreux séjour peu de temps avant que j'eusse le bonheur de te voir. Je ne te rapporte un trait aussi cruel , que pour mieux te faire connoître le tyran qui nous fait gémir sous son joug... Ah ! répliqua le médecin , détournez les yeux de dessus des objets si

D iv

[80]

tristes ! Ne voyez que votre amant à vos genoux. Il vous jure qu'il vous adore, & que chaque jour sa passion se renouvelle avec plus de force. Regardez ce beau visage, ajouta-t-il, en lui présentant le miroir, regardez ce beau visage, qui n'a pas changé pendant le récit que vous venez de faire. Il s'est pourtant passé de violentes émotions dans votre ame, & aucun linéament de votre visage n'a été altéré. Cette épreuve me fait sentir toute la solidité de mon invention. Vos yeux seuls pourroient cependant déceler tous les mystères de votre cœur ; mais c'est à votre prudence à ne leur faire parler que le langage que vous voulez bien qu'on entende. Peut-être se-

[81]

rons-nous un jour assez habiles pour rendre muets ces interprètes de nos passions, ou du moins pour les engager à feindre d'autres mouvemens que ceux qu'ils doivent éprouver.

A peine finissoit-il ces mots ; qu'une mouche vint se poser à l'angle externe de l'œil de *Fatmé*. La Sultane l'apperçoit dans son miroir. Vois, dit-elle, cher *Abdeker*, ce léger insecte vient admirer de près ton ouvrage ; je ne le punirai pas de son zèle : il me semble que sa noirceur relève l'éclat du vermillon dont tu as couvert mon visage. Je remarque quelque chose de plus, reprit le médecin ; cette mouche donne à votre œil un air plus agaçant &

D v

[82]

plus passionné. *Fatmé* retourne la tête pour considérer plus attentivement l'effet dont venoit de parler *Abdeker*; mais l'animal craintif s'envole, & prive *Fatmé* de l'observation qu'elle vouloit faire. Vous n'y perdrez rien, dit le médecin, je trouve un expédient pour réparer ce malheur. Nous pouvons désormais faire différentes épreuves, sans craindre l'inconstance d'une mouche volage. Il prend aussitôt un morceau de taffetas noir, qui étoit enduit de gomme arabique; il en coupe un petit morceau qu'il taille en losange, & qu'il applique à l'endroit où la mouche s'étoit posée. *Fatmé* apperçut l'effet qu'*Abdeker* lui avoit annoncé. Je laisserai, dit-elle, à cette place

[83]

cette mouche artificielle, puisque c'est ta main, cher amant, qu'il l'y a placée. Donne-moi ces ciseaux, poursuit-elle ; je veux aussi te montrer mon adresse. En même temps elle donne la forme d'un croissant au taffetas qu'elle tient, & l'applique à sa tempe. Ce n'est pas, dit-elle, que je souhaite porter les marques de cet empire ; la possession de ton cœur m'est beaucoup plus chère que toutes les grandeurs humaines, qui s'achètent toujours aux dépens de la tranquillité ; mais c'est pour te faire voir que mon amour croîtra encore, s'il est cependant susceptible d'aucun accroissement. En tenant ce discours, elle taille une autre mouche qui imite la lune dans son

D vj

[84]

plein ; elle la pose au milieu de son front, en disant : Ainsi que cet astre de la nuit éclipe le soleil , de même tu règnes sur mon ame, malgré tous les charmes des grandeurs que *Mahomet* étale à mes yeux.

Abdeker étoit ravi d'entendre des discours aussi flatteurs : il cherche à son tour un symbole allégorique qui exprime tous les mouvemens de sa reconnoissance. Il donne la figure d'une étoile à un morceau du même taffetas. Permits, dit-il à *Fatmé*, que je mette cet astre sur ta joue, puisque tu es pour moi cette étoile polaire qui dirige tous mes sentimens. Après ces tendres effusions de cœur, & après divers essais de mouches de différentes grandeurs, *Fatmé* remarqua

[85]

qu'il n'en falloit pas trop mettre ,
 & qu'une ou deux suffisoient. Elle
 établit ensuite pour règle générale ,
 qu'il n'en falloit jamais mettre sur
 ces petits creux où les poëtes ont
 imaginé que résidoient les graces &
 l'amour. Elle voulut aussi leur
 donner des noms , suivant le caractère
 qu'elles imprimoient au visage : elle
 appela *assine* , celle qui étoit au coin
 de l'œil , parce qu'elle en augmente
 la vivacité ; *majestueuse* , celle qu'elle
 avoit mise au milieu du front : elle
 en relève en effet la dignité. Elle
 nomma *enjouée* , celle qui se trouve
 renfermée dans les plis que forment
 les ris ; la *galante* , celle qui est
 placée au milieu de la joue ; la
coquette , celle qui est auprès des

lèvres : celle-ci reçut le nom de *précieuse* ; celle-là, celui de *friponne*. Enfin toutes eurent un nom qui désignoit l'effet qu'elles pouvoient produire.

Cet innocent badinage amusoit beaucoup *Fatmé*, de sorte qu'elle oublia facilement qu'on pouvoit interpréter à son désavantage une si longue visite de son médecin. En effet, *Abdeker* se retira fort tard, & la nuit commençoit déjà à voiler les cieux.

En sortant de l'appartement de la Sultane, le médecin entendit le *Bachi-Kapa-Ogliani* (a) qui murmuroit, & qui menaçoit d'inf-

(a) Le portier de l'appartement des femmes.

truire l'empereur d'une pareille conduite.

C H A P I T R E V I I I .

Des Dents, des Gencives & des Lèvres.

QUELQUE temps après, *Abdeker* revint au sérail avec un air plus gai que de coutume : il avoit bien senti qu'il falloit endormir ce Cerbère, s'il vouloit parvenir aux Champs Elifées. En passant dans l'appartement de la Sultane, il laissa tomber exprès une bourse remplie de sequins. Le *Bachi-Kapagliani* la ramassa promptement, & la présenta au médecin, qui ne voulut pas la reprendre. Il pria ce vil mortel de l'accepter pour le

[88]

prix de ses bons offices ; c'étoit l'unique moyen de gagner cette ame basse , qui auroit vendu ses services à celui qui lui auroit offert davantage. L'avare portier ferra avidement un trésor qui ne lui avoit été présenté que comme un morceau de viande qu'on jette à un chien , pour l'empêcher d'avertir son maître que l'ennemi rode autour de sa maison.

Abdeker arrivé auprès de sa chère Sultane , lui raconta tout ce qui s'étoit passé. L'argent , répondit la Sultane , est le meilleur somnifère qu'on puisse donner à de pareils Argus : votre libéralité me rassure ; car il ne faut pas croire que les égards , l'abord honnête , une douceur prévenante , une certaine con-

[89]

descendance familière , vous eussent fait mériter les bonnes grâces de ce brutal. C'est en vain qu'on emploie les ressources d'un bon naturel & d'une bonne éducation , pour fléchir des êtres qui n'ont pas de sentimens. Il faut alors flatter leurs passions favorites , qui sont ordinairement l'intérêt & l'avarice. Sans ces sequins adroitement livrés à la cupidité de cet eunuque , il nous auroit infailliblement perdus dans l'esprit de l'empereur.

Après ces réflexions , le médecin dit à *Fatmé* : Je m'étois préparé à vous entretenir aujourd'hui sur un point essentiel à la beauté , & dont nous n'avons point encore parlé , sans lequel cependant tous les autres agrémens du visage

[90]

n'ont presque plus de prix. Vous riez? ... C'est que je vous devine, répondit *Fatmé*; & c'est sans doute des dents dont vous voulez parler. Eh bien, reprit *Abdeker*, recueillez donc toute votre attention; car je vais prendre le ton grave & doctoral; heureux si ce ton ne devient pas celui de l'ennui!

La naissance & la formation des dents est l'ouvrage de la nature; leur propreté & leur conservation est l'effet de nos soins & des secours de l'art. On peut sans danger ignorer les premiers principes par lesquels agit la nature; mais il est dangereux de n'être pas assez attentif à ménager les instrumens qu'elle met en œuvre pour

[91]

parvenir à ses fins ; c'est ainsi qu'on court risque de mal digérer toute sa vie, pour avoir négligé d'apporter quelques soins à ses dents, qui, en coupant & brisant les alimens, commencent & préparent la digestion.

Si les dents sont d'une très-grande importance pour la santé, elles ne sont pas moins nécessaires pour la formation de la voix, pour l'articulation des mots, pour l'harmonie du discours, & pour l'agrément du visage. En effet, lorsque les dents sont mal arrangées, ou qu'elles laissent entr'elles de trop grands intervalles, l'air qui sort de la poitrine n'étant pas assez modifié, ne forme plus que des sons confus, mal articulés, &

qui déplaisent à l'oreille. Par leur chute, la beauté perd encore un de ses principaux ornemens; car les dents soutiennent les joues & les lèvres, & les empêchent de former des creux difformes qui annonçeroient volontiers une vieille décrépite.

Voyez l'embarras & la contrainte d'*Azema* : elle n'ose ouvrir la bouche, de peur de montrer des défauts dont elle auroit pu se garantir. Si elle dit la moindre parole, si elle fait le moindre souris, on apperçoit une mâchoire mal meublée, & qui anticipe le moment de sa naissance de plus de trente ans; juste punition de sa négligence! Je ne vous parle pas ici des mauvais effets que doit

encore produire cette coupable paresse, comme la mauvaise odeur qui sort de la bouche, la couleur dégoûtante & la mal propreté des dents, la pourriture des gencives. La seule idée de ces défauts révolte; il faut donc les prévenir, ou tout au moins y remédier lorsqu'ils existent.

Je ne suis pas fâchée, dit la Sultane, que vous ayez fait cette remarque sur *Azema*; c'est une médisante qui déchire à belles dents la réputation de son prochain, quoiqu'elle ait la bouche si mal meublée. Elle vouloit l'autre jour me faire entendre que *Chrysolite* étoit éperdument amoureux de son médecin; & qu'elle étoit le motif des visites fréquentes que

[94]

tu faisois au sérail : je combattis cette idée , sans lui laisser voir cependant le fond de mon cœur ; j'étois trop intéressée à penser le contraire , & je me vengeois moi-même en prenant ta défense. Je veux bien vous croire, répliqua malignement l'édentée *Azema* ; mais *Chrysolite* a repris une certaine vigueur , son esprit est plus enjoué , son estomac ne demande plus de mets bizarres & extraordinaires , son teint est plus fleuri , son visage , en un mot , a retrouvé toutes ses graces : tout ceci me paroîtroit volontiers autant de marques d'une passion satisfaite.

Je t'avouerai , cher *Abdeker* , qu'une pareille objection me défarma , & que dans l'instant je te

[95]

crus coupable. Je questionnai avidement *Azema* sur tout ce qui pouvoit me donner quelques éclairciffemens ; car on aime encore mieux être blessé d'une trop grande lumière , que de rester dans son aveuglement. *Abdeker* infidèle seroit pour moi le plus terrible de tous les malheurs ; mais je ne le croirai coupable qu'après les plus fortes preuves : cependant, te le dirai-je ? depuis ce moment un noir poison coule dans mes veines ; tu me paroiss trop aimable , pour que je ne doive pas craindre de rivale.

Le médecin, étonné d'un pareil langage, se jette aux genoux de *Fatmé*, & la rassure contre des craintes qu'il affirmoit être mal

fondées. Ce mouvement de jalousie, lui disoit-il, est la plus forte marque que vous puissiez me donner de votre amour ; cependant mettez un frein à cette passion : ses commencemens sont amers, sa marche incertaine, & sa fin funeste. La jalousie outrée est un tort qu'on se fait à soi-même, & une injure pour l'objet aimé. En effet, on doit supposer le sujet de sa tendresse comme celui qui est le plus accompli : sans cela, notre amour est mal placé. Or, lui imputer quelque trahison, ou l'en soupçonner, c'est s'accuser soi-même de s'être trompé dans le choix ; c'est accuser en même temps l'objet aimé, de mauvaise foi, de sentimens bas, & des plus grandes imperfections.

Pardonne-

Pardonne-moi, cher médecin, répondit la Sultane; je t'ai ouvert les replis les plus secrets de mon ame, parce que je pense que tu dois en connoître tout l'intérieur, & que la moindre de ses pensées que je te cacherois, feroit un larcin que je ferois à ta confiance. Tu es pour moi l'homme du monde le plus rempli de perfections, & le plus digne de mon amour. Ce n'est ici qu'une vapeur maligne qu'a répandue la médifante *Aze-ma*, mais que ta présence & ta candeur ont tout-à-fait dissipée.

C'est un trait que je ne lui pardonnerai point, reprit *Abdeker*. J'avois imaginé des moyens pour réparer les brèches que l'âge & les intempéries de la complexion

Tome II.

E

font à la bouche ; mais *Azema* peut être sûre que je ne lui offrirai pas ces secours (a). Il est doux de se venger dans une pareille occasion : on ne doit rien attendre des ames généreuses, lorsqu'on se rend indigne de leurs bienfaits. Mais reprenons le fil de notre discours ; que ce fâcheux épisode a interrompu. Le régime de vie qu'on observe pour entretenir sa santé dans un bon état, est en même temps celui qui est le plus convenable pour la conservation des dents. Si les digestions sont imparfaites, soit par le défaut de la mastication, ou par le mauvais choix des alimens, soit enfin par le vice des sucs digestifs, il en résulte un

(a) Voyez l'Observation V,

[99]

suc grossier qui pourrit les gencives, & carie les dents. Les scorbutiques, & les personnes qui portent dans leurs entrailles un levain morbifique, nous en offrent tous les jours des exemples frappans ; c'est pourquoi les personnes qui aiment les sucreries, & qui mangent fréquemment des confitures & des dragées, ont rarement les dents belles, ou ne les ont que d'une médiocre bonté. Il est nécessaire, après avoir mangé de ces poisons séduifans, de se laver la bouche avec de l'eau tiède, pour enlever par ce dissolvant ce qui en pourroit être resté dans les gencives ou contre les dents ; sans cela on risque de perdre ces instrumens si utiles à la santé, ou de souffrir les maladies

E ij

[100]

les plus aiguës. Je me garderai bien encore de parler à *Azema* de cette facile précaution ; c'est au pieux *Iman* qui lui développe le sens mystique de l'Alcoran , à ne lui pas donner tant de sucreries , ou à lui enseigner le préservatif contre l'amertume que cachent tant de douceurs.

Les précautions que l'on doit prendre d'ailleurs pour conserver les dents, sont de ne pas prendre des alimens trop chauds ou trop froids. Par la trop grande chaleur ou la trop grande fraîcheur, on blesse les vaisseaux qui portent la nourriture à ces osselets émaillés, & l'on irrite les nerfs qui leur donnent la sensibilité. La prudence veut encore qu'on ne rompe point de



[101]

corps trop durs, ou qu'on ne fasse point d'efforts trop rudes avec les dents, comme font imprudemment ceux qui cassent des noyaux, qui coupent des fils, ou qui lèvent par ostentation de pesans fardeaux avec elles. Par de tels efforts, on use, on ébranle, on éclate, on luxé les dents, on s'expose à les perdre, & quelquefois on les perd réellement.

On doit aussi faire attention de manger sur les deux côtés de la mâchoire. Les personnes qui s'habituent à ne manger que d'un côté, risquent de perdre les dents du côté opposé, parce que les dents qui ne travaillent pas sont plus sujettes à être rongées par le tartre,

E ij

font moins fermes dans leurs alvéoles, & font trop garnies par le prolongement des gencives qu'un suc épais & caustique a gonflées.

Il faut encore éviter de se servir de cure-dents de métal quel qu'il soit, aussi-bien que d'épingles, ou de la pointe d'un couteau, pour ôter le reste des alimens qui se rencontrent dans les intervalles des dents. La dureté & la fraîcheur de ces instrumens leur est extrêmement contraire. Les cure-dents de plume déliée font préférables à tous les autres, même à ceux d'or ou d'argent.

Il ne faut pas non plus se nettoyer les dents avec de petites broffes, ou des morceaux de drap; ces

[103]

corps font encore trop rudes ; ils détruisent les gencives, & déracent les dents. Il vaut mieux tous les matins se laver la bouche avec de l'eau tiède, & quelquefois y ajouter un peu d'eau-de-vie, pour dégorger les gencives, & leur donner un peu plus de fermeté. Je ne désapprouve pas ceux qui se servent d'une éponge fort fine pour mieux enlever le limon qui s'est attaché aux dents pendant la nuit ; une pareille pratique n'a rien de nuisible. On peut encore sans danger employer, pour le même usage, le demi-rond du cure-dent. Mais je ne fais rien de plus convenable pour se frotter les dents, que le bout d'une racine de guimauve préparée ; elle les blanchit

E iv

sans offenser les gencives (a). Si ces petits soins ne sont pas suffisans pour entretenir les dents, il faut avoir recours aux poudres, aux opiat & aux liqueurs, dont je vous donnerai la composition (b), aussi-bien que celle des lotions qui raffermissent les gencives, & qui corrigent la mauvaise haleine.

Il n'y a point de plus grand ennemi pour les dents que le tuf, ou le tartre, qui s'attache d'abord à leurs racines, les jaunit & les dispose à la carie. Les causes ordinaires de ce tartre, que le vulgaire appelle *chancre*, sont les portions d'alimens qui restent dans l'inter-

(a) Voyez l'Observation VI.

(b) Voyez l'Observation VII.

[105]

valle des dents , s'y pourrissent ,
& forment un limon qui se dessèche par la chaleur de la bouche ,
& par le contact continuel de l'air qui y aborde. Les fels de la salive elle-même , & les parties étrangères des exhalaisons qui sortent de la poitrine , peuvent aussi s'attacher à l'émail des dents , & s'y dessécher. Tous ces accidens n'arriveront pas , si l'on a les précautions dont je vous ai parlé tout à l'heure. Si cependant le tartre étoit trop tenace , il feroit à propos d'avoir recours à des poudres un peu rudes , & quelquefois même à la lime , pour déraciner ce corps étranger qui feroit périr les dents. Enfin le mal peut être invétéré , & la personne n'être avertie de sa

E v

[106]

négligence que par les vives douleurs qui lui arrivent lorsque ses dents sont cariées. Je ne connois point alors d'autre remède que l'extirpation de ces dents, si elles ne peuvent être ni cautérisées, ni plombées. Je conçois bien toute la répugnance d'une personne délicate à se livrer à une main armée d'un fer qui doit faire souffrir les plus cruels tourmens. Sans doute que c'est le dernier parti qui reste à prendre, puisque le médecin qui a un cœur sensible souffre qu'on fasse cet outrage à la beauté. Que dis je ? ce n'est point un outrage ; c'est par la force ouverte repousser un ennemi qui apporteroit les plus grands dommages à la beauté. Les femmes donc qui ont encore

[107]

quelque soin de leurs charmes doivent, pour réparer cette négligence qui a été si funeste à leurs dents, prendre une ferme résolution de faire extirper ces témoins de leur indolence; cette extirpation leur procurera un grand nombre d'avantages: elle fait cesser tout-à-coup une douleur qui subsisteroit toujours, tant que la cause existeroit. Ces beaux yeux sur lesquels le sommeil ne répandoit plus ses pavots, & qui ne se fermoient plus qu'accablés par la fatigue des insomnies, reprennent une nouvelle vivacité après le repos de quelques nuits tranquilles. Ces joues, dont les roses souvent arrosées par les larmes se flétrissoient sensiblement, reprennent leur co-

E vj

[108]

loris. Elle empêche aussi que la carie ne se communique aux dents voisines, & ne leur fasse subir le même sort qu'à celle contre qui l'arrêt est porté. Cette carie est une peste qui corrompt d'abord tout ce qui l'environne, & qui par degré atteint tout de son dangereux poison. Par cette opération si redoutée, on supprime encore les mauvaises odeurs qui s'exhalent des matières retenues & pourries dans la cavité des dents cariées; on empêche la génération du limon tartareux qui s'attache aux dents du même côté par l'inaction de ces parties, sur lesquelles on ne peut manger tant qu'elles sont douloureuses. Enfin on coupe la racine à mille infirmités, qui

[109]

font la fuite de cette carie , comme font les abcès , les fluxions , & mille autres maux qui font fuir les graces. Je ne crois pas, dit *Fatmé*, qu'il faille tant de motifs pour se déterminer à se faire arracher une dent. La seule douleur , & l'espérance d'être délivrée d'un mal si aigu, suffisent, à ce que je pense, pour qu'on désire l'opération. Cependant , comme il se trouve des ames trop sensibles , peut être foibles , qui craignent jusqu'à l'ombre de la douleur , il est bon de les accabler par le poids des raisons ; & les meilleurs argumens sont toujours ceux qui font jouer les ressorts de la vanité & de l'amour de la vie.

Ces réflexions sont justes , ré-

[110]

pondit le médecin ; permettez-moi cependant de les interrompre , pour suivre avec plus d'attention le sujet de notre entretien. Je suis fâché au reste de vous fermer la bouche : elle contient en effet le modèle le plus rare de dents bien symétrisées , & de gencives bien exactement figurées par la nature. Belle *Fatmé* , ouvrez cette bouche divine , afin que j'en puisse détailler toutes les beautés ; je ne trouverai jamais un si beau modèle. . . . Vous riez ! Ah ! j'aperçois vos gencives découpées en forme de demi-croissant , qui embrassent la base de vos dents , & les rendent fermes dans leurs alvéoles : j'aperçois leur couleur vermeille , qui relève l'éclat & la

[III]

blancheur de l'émail qu'elles environnent. Cette opposition de couleurs, jointe à la régularité de vos dents & à l'incarnat de vos lèvres, forme l'accord le plus gracieux. Je crois voir cette porte radieuse qui conduit au jardin des Houris.

Que je plains les personnes qui, par une blâmable inattention, ou par les suites d'une maladie sérieuse, ne peuvent ouvrir les lèvres sans laisser appercevoir des gencives mollasses, gonflées par un fang noir & livide, prolongées au-delà de leurs bornes, parsemées d'ulcères fétides & malins!.. Vous frémissez! La seule idée d'un pareil spectacle vous fait horreur. Ne craignez rien, adorable sultane,

[112]

je ne tracerai point à vos yeux tous les affreux symptômes qui accompagnent tant de maux. Je veux seulement vous dire en peu de paroles les remèdes qui me paroissent les plus efficaces dans ces circonstances. Tantôt un peu d'eau-de-vie dans un peu d'eau commune, raffermi suffisamment ces gencives molles, & qui fignent par la moindre compression. Tantôt le vin rouge, dans lequel on a fait bouillir un peu d'iris de Florence, forme un gargarisme propre à dégorger ces gencives tuméfiées par une lymphe de mauvaise qualité & de mauvaise odeur. Enfin les feuilles de cochléaria sont efficaces pour purger la bouche de toutes les immondices,

[113]

pour faciliter la régénération des gencives, & pour attaquer la cause du mal, qui est quelquefois dans la masse du sang. C'est alors au médecin à connoître la nature du mal, & à le forcer dans ses retranchemens.

Tu parles, dit *Fatmé*, en médecin qui ne veut pas perdre de ses droits. J'ai envie cependant de courir sur tes brisées, & de faire briller un peu ma science. C'est avec beaucoup de discernement que tu viens de discourir sur la propreté de l'intérieur de la bouche. Je prétends à mon tour disserter sur les parties extérieures, & j'exige de toi la même attention que celle que j'ai prêtée à tes discours.

[114]

Les lèvres deffinent le contour de la bouche , & en fixent les limites. Cette couleur de feu qui les anime , dénote la vivacité des chairs. Ce sentiment exquis dont elles font tellement pourvues , que la moindre impression y excite un léger chatouillement ; annonce la plus douce volupté. Aussi l'amour y va-t il placer ses baisers les plus délicieux. L'éloquence y a aussi fixé son empire : car qu'y a-t-il de plus persuasif qu'une belle bouche ? As-tu jamais entendu chanter *Pholoé* ? Ne conduisoit-elle pas dans ton ame avec ses lèvres le plaisir & toutes les passions ?

Je comprenois déjà tous ces avantages d'une belle bouche ,

[115]

lorsque je jetai les yeux sur des personnes qui avoient de grosses lèvres pendantes ; sur quelques-unes dont les lèvres plates sembloient élargir une bouche qui n'étoit déjà que trop grande ; sur d'autres dont les lèvres fendues par quelque instrument tranchant , formoient un vrai bec de lièvre.

Tous ces objets excitoient dans mon ame une sensation disgracieuse , & me faisoient dire que les lèvres étoient une partie essentielle de la beauté , & que ce n'est point une attention mal placée que d'en avoir un soin particulier. C'est ce qui m'a engagée à observer tout ce qui pourroit leur apporter quelque difformité.

[116]

Le grand froid gerce les lèvres, & les fend quelquefois assez profondément. Toutes les matières grasses & huileuses remédient efficacement à ce mal. J'ai reçu d'une personne une pommade qu'elle regardoit comme un secret. Cette pommade, quoique fort simple, est fort adoucissante, & très-convenable dans le cas que je propose. Elle se fait avec la graisse d'oie & les pommes de reinettes (a). J'en fais usage depuis long-temps, & je m'en trouve fort bien.

Il vient quelquefois aux lèvres de petits boutons qu'on appelle *biberons*. Je pense qu'il ne s'a-

(a) Voyez l'Observation VIII.

[117]

git que de les dessécher promptement avec une croûte de pain brûlée, qu'on applique chaudement dessus. Par ce moyen on est bientôt débarrassé de ces faletés qui viennent à la bouche. Souvent on les gagne en buvant dans des vases mal rincés, ou en buvant après des personnes dont l'haleine est un peu forte. On peut aisément éviter ces inconvéniens, aussi bien que de porter à son visage des mains mal-propres, ou qui auront touché à des choses qui communiquent promptement leur contagion.

Quant à cette gale qui arrive aux lèvres après quelques accès de fièvre, c'est au médecin qui traite le malade à dicter alors les

[118]

remèdes convenables dans cette circonstance.

Après que *Fatmé* eut fini , *Abdeker* donna de justes éloges à son intelligence , & l'assura qu'il pourroit un jour conférer avec elle sur les questions les plus difficiles & les plus épineuses de la physique & de la médecine.

C H A P I T R E I X.

Confidences d'Ibrahim

QUELQUES occupations intéressantes engagèrent le médecin à se retirer de bonne heure. *Fatmé* descendit seule dans les jardins du sérail , où elle s'amusoit ordinairement avec *Aglaé* & *Ni-*

[119]

Saph. Ces deux jeunes filles étoient attaquées de la petite vérole depuis quelques jours ; & *Abdeker* , par sa prudence & son habileté , avoit déjà dissipé les symptômes les plus alarmans de cette cruelle maladie. La Sultane privée de sa compagnie , & cherchant à s'occuper utilement , cueilloit des plantes qui entroient dans la composition de quelques eaux aromatiques , dont elle tenoit la recette des mains de son cher amant. Elle étoit déjà fort éloignée du palais ; lorsqu'elle entendit des plaintes & des soupirs. Un cri imprévu la fit d'abord reculer de crainte ; mais un mouvement secret de pitié , peut-être même de curiosité , la fit avancer pour connoître l'objet

[120]

malheureux qui ne pouvoit contenir toute sa douleur. Elle approche , & voit *Ibrahim* noyé de pleurs , & prosterné sous un berceau impénétrable aux rayons du soleil. Sa bouche laissoit échapper quelques paroles entrecoupées de sanglots. *Marie* , disoit-il , tendre mère , c'est en vain que vous aviez confié à mes soins votre fille ! Des barbares me l'ont enlevée sans m'arracher la vie ! . . . Vous ne la reverrez plus sans doute , & peut-être que ses mânes attendent les vôtres dans la nuit du tombeau !

Ibrahim étoit ce même Pacha que l'empereur avoit choisi pour élever le temple destiné à ses amours , & pour embellir l'*Eski Sarai*

[121]

Saraï (a), qu'il donnoit pour retraite à la Despèze *Marie*, sa belle-mère. Ce sujet zélé avoit rempli l'attente du Sultan, qui lui donnoit de jour en jour les plus grandes marques de confiance.

Mais *Ibrahim* cherchoit moins les honneurs que la tranquillité. Un noir fouci avoit répandu les

(a) C'est-à-dire, la vieille habitation. C'est le sérail royal, où l'on garde toutes les femmes qui ont servi aux prédécesseurs des Sultans, où elles ne sortent jamais, à moins qu'elles n'épousent quelques Bachas. Il y a dans cet endroit des logemens & des jardins pour le divertissement de ces dames. Il n'est pas permis d'y entrer; la porte en est gardée par les Janifaires & les Capigis.

Tome II.

F

nuages les plus sombres sur ses jours les plus fereins. Il se plai-foit dans sa mélancolie ; rien ne pouvoit l'en distraire , & il se feroit fait un crime de ne la pas nourrir à chaque instant par la réflexion. La folitude avoit des appas pour lui , & foulageoit son mal en l'augmentant.

Fatmé ne put approcher affez doucement du Pacha fans en être entendue , & fans le tirer de cette douloureuse extafe , qui le faisoit malgré lui confier aux échos le fujet de fa triftesse. *Ibrahim*, confus d'avoir été furpris dans cette fituation par la Sultane , veut s'enfuir. Arrête , lui cria *Fatmé* , raconte-moi le fujet de tes peines , & ne m'ôte pas la douce fati-

[123]

faction de pouvoir être utile à un malheureux.

On ne peut donner aucun soulagement à mes maux, répondit le Pacha. Ce seroit en vain que j'exhalerois au dehors des sanglots importuns & inutiles. Cependant vous paroissez prendre un tel intérêt à ce qui me regarde, & mon cœur agité par je ne sai quel mouvement se feroit une cruelle violence pour ne pas vous obéir, & pour ne pas vous découvrir le sujet de mes malheurs. . . Mais, grands Dieux! qu'allois-je faire, reprit *Ibrahim* troublé ? J'allois mettre au jour des secrets que toute la terre doit ignorer. Vous m'avez vu pleurer: eh bien! que pouvez-vous en conclure? Se-

F ij

[124]

roit-ce un crime d'être sensible ,
de l'avouer , & d'en laisser échapper
des marques ?

La Sultane interdite crut le
Pacha en délire. Son état la tou-
cha vivement ; elle ne put s'em-
pêcher à son tour de pouffer quel-
ques soupirs. Vous pleurez, ado-
rable *Fatmé* ! Je ne suis point
digne de vos larmes , & je sens
déjà que mes organes affoiblis
par le poison lent du chagrin ,
vont bientôt laisser échapper au
sein de la paix la plus noble par-
tie de moi-même. Pleurez plutôt
sur le sort de *Marie* , qui au mi-
lieu des grandeurs porte , sans
qu'on s'en apperçoive , un ver-
rongeur qui lui déchire les en-
traîles , & lui fait manger son

[125]

pain dans l'amertume & dans les larmes.

Hélas ! répondit *Fatmé* , que feroit-il arrivé à cette tendre *Despène* ? elle , qui par des soins maternels cherchoit à former mon cœur à la vertu ; elle , qui par son exemple m'avoit fait chérir une religion proscrite de ces lieux . . . Mais , que dis-je à mon tour ? . . . *Ibrahim* , tu me trahiras ! . . . Non , je n'ai rien dit.

Ne craignez rien , *Fatmé* , je pénètre votre secret ; mais je suis incapable d'en abuser. Je ne puis vous en donner une preuve plus authentique , qu'en vous apprenant ce que je voulois vous taire. Vous pouvez me perdre si vous révélez les choses que je vais

F iij

[126]

vous dire. Qu'aurez-vous à craindre après une pareille confiance ? *Marie*, fille de *Georges Bulcus*, despote de Servie, & belle-mère du Sultan, étoit seconde femme d'*Amurat*. Elle n'eut qu'une seule fille de ce mariage. Cette fille seroit de votre âge, & j'aurois la douce consolation de voir germer en elle des préceptes qui ne seroient peut-être pas sans fruit. A ces mots *Ibrahim* s'arrêta, & ne put s'empêcher de verser quelques larmes. J'ignorois cette circonstance, dit la Sultane ; je n'avois jamais entendu dire que *Marie* eût eu quelque enfant avec *Amurat*. La plupart des Turcs, reprit le Pacha, ignorent cette couche de la Despène ; c'est pour-

[127]

qu'oi je vous la fais remarquer. Permettez-moi de vous tracer ici les principaux évènements qui ont accompagné ou suivi la naissance de cette princesse. Je suis le seul qui puisse vous donner quelques éclaircissémens sur cet article.

Amurat n'avoit fait *Marie* son épouse, que pour se donner un titre sur les états de son beau-père. Résolu de s'en emparer par quelque voie que ce fût, il fit crever les yeux à deux des fils du despote ; & , par un traitement encore plus barbare, il rendit ces deux princes infortunés incapables d'avoir des enfans. Par ce moyen il mettoit un obstacle à la succession légitime de *Georges* son beau-père. Le despote ;

F iv

[128]

pour se venger des procédés odieux & cruels de son gendre, entra dans la fameuse ligue contre l'empire Ottoman, où les forces réunies des Vénitiens, de *Jean Paléologue*, empereur d'Orient, de *Philippe*, duc de Bourgogne, en un mot, de tous les princes Chrétiens, devoient rendre la liberté aux Grecs, & plonger le croissant dans une nuit éternelle. Mais l'armée des ligüés perdit la bataille à Varne; *Georges* fut obligé de rentrer dans la Servie, & n'obtint la paix du Sultan que par l'entremise de *Marie* sa fille. Ce fut pendant le temps de cette négociation que la reine accoucha. Comme elle craignoit tout de la violence de son époux, qui

[129]

avoit déjà traité les deux frères si inhumainement , & qui ne s'étoit réconcilié qu'en politique avec un père qu'elle chériffoit , elle s'avisa d'un stratagème pour mettre la tête de sa fille à couvert des dangers dont elle étoit menacée.

Née Chrétienne , elle auroit voulu élever sa fille dans l'exercice de la religion Chrétienne ; mais l'impossibilité étoit évidente. *Amurat* , jaloux de son culte , auroit puni rigoureusement une pareille conduite. D'ailleurs les Chrétiens , qui s'étoient montrés parjures à son égard en rompant la trêve des dix années , & qui avoient aussi engagé *Georges* à violer son serment , lui étoient devenus odieux & suspects.

F v.

[130]

Ce n'étoit pas là le seul inconvenient , ni le plus difficile à parer ; car on peut supposer que cette fille , ayant reçu de sa mère les premiers élémens de son éducation , auroit pu renfermer sa croyance dans son cœur , & acheter la paix par son silence & sa circonspection. Mais une mère tendre a l'œil plus perçant ; elle croyoit voir dans l'avenir mille orages prêts à se former. En effet , cette fille auroit donné un gendre à *Amurat* ; ce gendre auroit fait valoir les prétentions de sa femme sur le royaume de Servie , & auroit contesté à *Mahomet* , qui montrait déjà son humeur féroce , un droit que ce dernier n'acqueroit que par

L'injustice de son père. *Marie* ne voyoit donc de toutes parts que précipices. D'un côté, c'étoient les guerres civiles qu'excitent deux princes jaloux des mêmes droits, & les révolutions qui arrivent dans un empire déchiré par des armes qui ne doivent servir qu'à sa défense. De l'autre côté, c'étoit l'impatient *Mahomet* qui enfonçoit le poignard dans le sein de sa sœur paternelle, & qui du même coup affainoit sa belle-mère.

Telles étoient les idées affreuses qui agitoient le cœur de la reine. Cependant elle ne perdit point cet esprit de constance & de fermeté qui nous offre des ressources au milieu de la tempête,

F vj

& qui nous fait écarter les maux
sous lesquels nous succomberions.
Marie étoit un philosophe sur le
trône ; elle méprisoit les grandeurs
humaines , & elle auroit préféré les
douceurs d'une vie ignorée , à tout
l'éclat d'une cour brillante , où
l'on trouvoit plutôt l'exemple du
crime , que l'image de la vertu.
Elle résolut donc de donner à sa
fille l'état qu'elle auroit préféré
elle-même. Ce dessein formé , c'est
ainsi qu'il s'exécuta. Immédiatement
après ses couches , *Marie* fit
publier dans son palais que l'enfant
qu'elle venoit de mettre au
jour , étoit mort. Les Turcs firent
peu d'attention à cet événement ,
dans un temps qu'ils étoient occupés
à défendre leurs biens & leur

vie contre l'Europe qui conspiroit leur perte. Toutes les personnes qui entrèrent dans le complot de la reine gardèrent fidèlement le secret. Je fus chargé de l'éducation de cette fille, & d'y employer les biens que la Despène devoit me faire tenir par des voies indirectes.

Dégoûté depuis long-temps de vivre à la cour d'un maître aussi emporté qu'*Amurat*, & aussi pétulant que son fils, je ne songeois qu'à me ménager une retraite qui ne pût jeter aucun soupçon dans l'esprit de l'empereur toujours en garde contre la surprise. *Marie* connoissoit ma probité, & mon zèle pour ses intérêts & pour ceux de sa religion ; ainsi elle me lais-

[134]

foit agir dans cette occasion suivant ce que la prudence me dictoit de plus sage. Sous le prétexte de quelques infirmités qui exigeoient que je menasse une vie tranquille, j'obtins du Sultan la permission de me retirer dans des terres que je possédois dans la Mingrèlie. C'étoit dans cette retraite que je comptois élever, à l'abri du tumulte de la cour, des armes & des passions, l'enfant que la reine m'avoit confié, & qu'elle quittoit avec autant de regrets, que si elle eût vu descendre dans le tombeau ce fruit unique de ses entrailles.

Après que la reine m'eut confié son dépôt, je partis avec un très petit nombre de gens de fuite, mais tous fidèles. Je ne m'em-

[135]

Barquai point sur le Pont-Euxin, de peur qu'*Amurat*, qui se faisoit rendre un compte exact de tout ce qui entroit & de tout ce qui sortoit des vaisseaux, ne fût informé de ce que j'avois le plus d'intérêt à lui cacher. Je pris donc le parti de faire toute la route par terre. Nous sortons d'Andrinople (a) sans être remarqués, & nous nous en éloignons avec le plus de diligence qu'il est possible. La chaleur brûlante du jour nous obligeoit de voyager pendant la nuit. Nous évitions par ce moyen beaucoup de fatigues, &

(a) C'étoit dans cette ville que résidoient les empereurs Ottomans, avant que *Mahomet* eût pris Constantinople.

Les regards curieux des habitans des villes par où nous passions. La dixième nuit de notre départ, nous nous trouvâmes dans un désert sablonneux, où l'on n'apercevoit aucune route tracée. Le temps devint fort obscur, & se couvrit de nuages épais. Nos guides ne dirigeoient leurs pas qu'à la faveur des éclairs qui étoient fort fréquens, & qui, dans l'intervalle qu'ils laissoient entr'eux, augmentoient encore l'épaisseur des ténèbres où nous étions. Nous entendîmes tout-à-coup un bruit confus ; plusieurs hommes s'entre-parloient, & nous fûmes investis sans nous en apercevoir, & sans y penser. Je me sentis frappé d'un coup de sabre sur la

[137]

tête. Je tombai par terre fans connoissance ; de sorte que je ne pus me défendre , ni l'enfant que *Marie* m'avoit confié. Heureux encore si je fusse resté sans vie dans ce moment ! Je n'aurois pas au moins aujourd'hui la douleur amère de penser que la fille d'un empereur & de la femme la plus sage , est la proie , & peut être l'esclave des barbares qui font continuellement la guerre aux autres hommes ! Le jour parut enfin , & c'étoit avec peine que mes yeux s'ouvroient à la lumière. J'aperçois à mes côtés les cadavres mutilés de quelques-uns de mes domestiques ; je vois les autres occupés à panser les blessures qu'ils avoient reçues. Bien-tôt ils s'ap-

[138]

prochent de moi , négligeant leur propre vie pour venir secourir celle de leur maître , qui déteste le jour en n'apercevant plus l'enfant qui lui avoit été remis. Je demande des nouvelles de cet enfant & de sa nourrice ; chacun ignore leur sort. Mais , hélas ! un noir pressentiment m'avoit déjà annoncé que je ne les reverrois plus ! Cette idée cruelle me fit perdre une seconde fois connoissance ; je n'avois plus de douleurs , à cause que j'en sentoits de trop vives. Les soins réunis de ceux qui m'approchoient , me rendirent de nouveau une vie dont je n'ai jamais ressenti depuis tout le prix , à cause de l'amertume dont mon cœur est rempli. Quel-

ques gouttes de baume de la Mecque, versées dans ma plaie, me mirent en état de marcher. Dans le chemin, j'appris d'un de mes guides que nous avions été vraisemblablement attaqués par ces brigands qui se tiennent sur les passages, pour piller les caravanes qui vont en Perse. Manquant de provisions, & couverts de blessures, nous fûmes obligés de nous arrêter à Erzerum. Azor en étoit pour-lors le *Kadivesker*. Une étroite amitié nous avoit autrefois liés intimement ensemble, & je pouvois compter sur ses bons offices. Je me rendis chez lui; je lui fis part de mon aventure, en lui déguisant cependant ce qu'il devoit ignorer. Ces infâmes brigands,

lui disois-je , non contents de m'enlever mon bagage , se sont encore emparés d'un enfant qu'une sœur m'avoit confié pour l'élever dans ma retraite. Aussitôt *Azor* fit venir le *Muffelin* , & lui ordonna de mettre quelques troupes en campagne pour arrêter ceux qui , sans aucun prétexte , se trouveroient sur les chemins. Je séjournai quelque temps chez *Azor* , tant pour donner quelques soins à ma santé & à celle de mes domestiques , que pour attendre quelques nouvelles du *Muffelin*. Mais on ne prit que plusieurs malheureux dont on ne put tirer aucun éclaircissement. Je remerciai *Azor* de sa bonne volonté , & je me disposai à le quitter.

J'ai entendu dire beaucoup de bien de cet *Azor*, interrompit la Sultane ; & je suis persuadée qu'il n'a négligé aucune occasion de vous être utile. Cela est vrai , dit *Ibrahim* ; long-temps même après mon départ , il a fait beaucoup de recherches pour recouver l'enfant qui m'avoit été enlevé. Il m'offrit sa bourse pour continuer ma route , & me donna même une escorte pour me conduire en Mingrèlie. Enfin j'arrivai dans mes terres. J'hésitai long-temps à faire part à l'impératrice de la triste nouvelle de son malheur ; je sentois toute la profondeur de la plaie que j'allois faire à son cœur : mais enfin je me déterminai à lui écrire le détail de cette aventure. Voici

[142]

la réponse qu'elle me fit. » Il est
 » une Providence, cher *Ibrahim* :
 » nos yeux font trop foibles pour
 » en pénétrer les secrets. Peut-
 » être suis-je coupable d'en avoir
 » voulu sonder la profondeur. Ah !
 » si mes larmes pouvoient la flé-
 » chir, ou si elle vouloit se laisser
 » toucher par un repentir sincère ,
 » je reverrois encore ma fille ! »
 Vingt années se font déjà écou-
 lées, & le Ciel n'a pas encore été
 favorable à nos prières. J'ai em-
 ployé toutes sortes de moyens
 pour rendre à *Marie* l'objet de ses
 vœux ; j'ai fait examiner dans toute
 la Mingrèlie , & dans les envi-
 rons d'Erzerum , toutes les filles
 de bas âge qui auroient sur cha-
 cun de leurs bras deux signes fort

[143]

larges, en forme d'une étoile. C'étoit la marque la plus évidente que la reine avoit observée sur le corps de ce jeune enfant... *Fatmé* pâlit à ce discours ; & , ne voulant pas faire remarquer son trouble , elle feignit de se trouver mal , parce qu'il y avoit long - temps qu'elle étoit debout. Elle s'affied sur un lit de gazon qui étoit peu éloigné d'elle. *Ibrahim* continua son histoire , & finit par rapporter les motifs qui avoient engagé *Mahomet* à le faire venir à Constantinople.

Je conviens de la grandeur de votre mal , dit la Sultane à *Ibrahim* ; mais le défespoir est la marque d'une ame foible. Espérez toujours qu'un rayon de lumière dis-

[144]

ſipera le nuage que vous regardez comme impénétrable. Quand bien même toute eſpérance lui feroit enlevée, l'homme ſage ſe ſuffit à lui-même.

A peine eut-elle fini ces mots, qu'elle ſe leva pour retourner à ſon appartement. *Ibrahim* la reconduiſit, en l'aſſurant que le fardeau de ſes peines lui ſembloit diminué de moitié, depuis qu'elle avoit pris quelque part à ſes chagrins.

C H A P I T R E X.

Inquiétude de Fatmé.

FA T M É, rentrée dans ſon appartement, n'eut rien de plus préfé que d'examiner les ſignes qu'elle avoit

[145]

avoit aux bras ; signes auxquels elle n'avoit fait jusqu'alors qu'une légère attention. Elle profita du moment qu'elle étoit seule, & vit avec une surprise extrême que ces marques étoient figurées de la même façon qu'*Ibrahim* les avoit peintes. Les voilà , s'écria t-elle , ces étoiles que doit porter l'enfant de *Marie* ! Quoi ! je ferois fille de la vertueuse épouse d'*Amurat* ! Quoi ! comme sœur de *Mahomet* ; je puis prétendre aux respects de cet empereur , & repouffer impunément les transports de sa passion & de ses débauches ! O étoiles ! qui sans doute m'avez guidée lorsque je vogois sur une mer remplie d'écueils , répandez encore sur moi vos bénignes influen-

Tome II.

G

[146]

ces maintenant que je paroïs arrivée au port !

Elle se jette sur un sofa , & y passe la nuit dans une agitation violente ; elle médite les moyens propres à éclaircir ce mystère. A peine le soleil paroît-il sur l'horizon , qu'elle appelle *Chrysolite* ; lui dit qu'un songe effrayant a porté l'alarme dans son ame , & qu'elle veut voir *Kara Isouf* , pour se faire rendre compte de certaines circonstances de sa vie. *Chrysolite* , pleine de zèle pour sa maîtresse , & vivement touchée de la voir ainsi troublée , exécute promptement les ordres qu'elle a reçus , & envoie un page avertir *Kara-Isouf* de se rendre au sérail. C'étoit chez cet homme que *Fatmé*

[147]

avoit été élevée à Kotatis. Le dérangement de ses affaires , & une pauvreté extrême , l'avoient contraint de vendre cette jeune fille à un bacha , qui en fit présent au grand-seigneur. L'argent qu'il reçut alors le mit en état de soutenir le reste de sa famille , & de venir s'établir à Constantinople , où il devoit étendre davantage son commerce , & profiter des bienfaits qu'il pouvoit espérer , si sa fille (car il la traitoit ainsi) parvenoit à obtenir les bonnes grâces de l'empereur. Il ne s'étoit pas trompé dans son attente , & il jouissoit déjà de toutes les douceurs d'une vie aisée & dégagée du tumulte des grandes affaires.

G ij

[148]

Kara-Isouf arrive , & se présente à la Sultane , qui le reçut avec autant de déférences , que si elle eût encore dépendu de ses volontés. Vous ne devez rien me déguiser aujourd'hui , cher *Isouf* , lui dit-elle ; répondez librement à ce que je vais vous demander. C'est à la vérité qui va sortir de votre bouche que je devrai mon bonheur ou mes tourmens. Parlez , suis-je votre fille ?

A ce début , *Isouf* resta tremblant & interdit. Pardonnez , continua-t-elle , si je forme quelques doutes sur ma naissance ; mais si vous saviez combien il importe à ma gloire & à mon bonheur de percer ce chaos , qu'une présomption bien fondée a formé

[149]

dans mon cœur , vous n'hésiteriez pas à me répondre. Dans ces momens que des troubles & des chagrins domestiques obscurcissoient votre humeur , je me souviens que vous me disiez quelquefois que vous me traiteriez en orpheline. Ces mots , autrefois obscurs pour moi , me donnent des soupçons que je veux éclaircir. Ne croyez pas que je prétende tirer quelques vengeances de ces vivacités que le tempérament enfante , & que la raison détruit. Si je suis votre fille , je dois respecter les droits paternels ; si je ne la suis pas , les soins que vous avez pris de mon enfance & de ma jeunesse exigent encore de moi une plus grande reconnoissance.

G iij

[150]

Non , je ne suis point votre père , répondit le vieillard en tombant aux genoux de la Sultane. Cet aveu ne me suffit pas , dit *Fatmé* , il faut encore m'apprendre de qui je tiens le jour , & comment j'ai été remise entre vos mains. Hélas ! reprit *Isof* , il me feroit bien impossible de vous donner quelques éclaircissémens sur ces articles , puisque j'ignore même tout ce qui fait ici l'objet de votre curiosité. Une nuit que tout étoit dans le silence , j'entendis les cris d'un jeune enfant à ma porte. Je me lève , & je trouve effectivement un enfant enveloppé dans de beaux langes , & qu'on avoit abandonné aux injures du temps. J'éveille ma femme , & je lui donne

[151]

cette petite créature qu'on avoit si cruellement abandonnée ; elle vous réchauffe dans ses bras (car c'étoit vous-même , belle *Fatmé*) & vous fait partager l'aliment qu'elle destinoit à un fils dont elle étoit accouchée nouvellement. La mort nous enleva peu de jours après ce fils chéri ; alors vous eûtes tous nos soins ; & , dans le sein même de notre indigence , nous remerciâmes le ciel d'avoir si bien réparé notre perte , en nous substituant un enfant , dont le visage angélique nous annonçoit des jours de prospérité.

Qu'avez-vous fait de ces langues , dit *Fatmé* ? Je les ai conservés comme une chose précieuse , reprit *Isouf* ; je présumois qu'ils

G iv

[152]

me serviroient un jour de témoins pour faire reconnoître l'enfant qui avoit été exposé sur ma porte. Personne ne s'est présenté pour le réclamer; & vous savez vous-même que nos voisins, ayant perdu l'idée de la mort de mon propre enfant, s'étoient accoutumés à vous regarder comme ma véritable fille.

Je veux avoir incessamment ces langes, reprit la Sultane; revenez demain me voir, & gardez-vous sur-tout de parler à personne de tout ce qui vient de se passer entre nous deux.



C H A P I T R E X I.

*De la Petite-Vérole, des Verrues,
& des Cors.*

LE vieillard parti, *Fatmé* se livra de nouveau toute entière à ses réflexions ; elle méditoit encore sur la bizarrerie du sort, lorsqu'*Abdeker* entra. Elle ne voulut pas dans ce moment lui faire connoître son embarras, ou du moins elle attendoit une plus grande certitude, pour le surprendre davantage. Comment se portent *Aglæ* & *Nisaph*, lui dit-elle d'un ton aisé ? Echapperont-elles des griffes de ce monstre, qui a pris naissance dans vos contrées,

G v

[154]

& feront-elles couvertes de cicatrices après le combat ?

Il paroît que ce monstre respectera la vie & les attraits de *Nisaph* & d'*Aglæ*, répondit le médecin. C'est avec raison que vous reprochez à l'Arabie d'avoir enfanté une peste aussi terrible que la petite vérole ; mais au moins que l'Arabe qui est l'esclave de vos charmes , ne porte pas l'iniquité de sa patrie. D'ailleurs , dans les contrées où vous dites avoir pris naissance , il me semble qu'on ait voulu apprivoiser ce monstre pour le rendre moins formidable , & qu'on ait voulu se familiariser avec lui , afin de moins redouter sa rage. C'est en Géorgie & en Circassie qu'on a trouvé le moyen

[155]

d'introduire dans le fang le levain de cette maladie , pour la rendre moins funeste , & se mettre à l'abri des difformités qu'elle entraîne à sa suite.

— Pourquoi me parler ici de la Géorgie , s'écria *Fatmé* , dont l'ame étoit agitée par mille réflexions ? Tu renouvelles , cher amant , tous les tourmens de mon cœur. Oubliions pour quelques momens ma patrie , & dis moi si par l'art on peut préserver les graces & la vie de mes compagnes , contre les fureurs d'un ennemi qu'on n'a pas encore appris à fléchir dans ces contrées.

— Je n'y vois rien d'impossible , répondit le médecin , sur-tout si l'on observe attentivement les dif-

G vj

[156]

férentes époques de cette maladie. Ces époques sont la *préparation*, l'*éruption*, la *maturation* & le *déclin*, durant lesquelles il arrive aux malades différens symptômes qui demandent qu'un médecin agisse d'une manière différente pour leur guérison. Avec une pareille attention; on change d'armes suivant les circonstances, & l'on fixe la victoire dans un combat qui paroïssoit incertain.

Cela feroit-il possible ? reprit la Sultane, qui, livrée à toutes ses idées, n'écoutoit déjà plus le discours du médecin, qui de son côté ne perdoit pas de vue son objet. De même qu'un général d'armée, répliqua *Abdeker*, est bien plus sûr de remporter la victoire

lorsqu'il connoît la marche de ses ennemis ; de même , pour combattre plus sûrement , le médecin doit bien connoître l'origine , les progrès & le terme d'une maladie (a).

Cela feroit-il possible ? s'écria *Fatmé* pour la seconde fois. *Abraham* , j'en dois croire ton rapport ; il n'est pas mendé de ma part. *Isouf* , j'en dois croire ton récit ; tu es incapable de mensonge.

A ces mots , *Abdeker* s'apperçut bien que la Sultane prenoit peu de part à ce qu'il disoit , & qu'elle étoit occupée de toute autre chose que de ce dont il cherchoit à lui démontrer la possibilité. Que di-

(a) Voyez l'Observation IX.

[158]

tes-vous, chère *Fatmé*, lui demanda-t-il ? Quel torrent de réflexions vous entraîne ? Oubliez-vous que c'est *Abdeker* qui vous parle ? De nouveaux revers viendroient-ils troubler notre bonheur ? Aussitôt il se précipite aux genoux de la Sultane, les embrasse, & la conjure, les larmes aux yeux, de lui faire part de l'embarras de son cœur. *Fatmé* revient de son extase, & fait asseoir *Abdeker* à côté d'elle. Ecoute, lui dit-elle, & vois si tu peux comprendre les décrets du destin. Je suis fille de *Marie* & d'*Amurat* ; j'en peux produire des marques incontestables. Aussitôt elle lui raconte la conversation qu'elle avoit eue avec *Ibrahim*, & la déposition sincère

[159]

de *Kara-Isouf*. Regarde ces étoiles ! ne m'ouvrent-elles pas la carrière des honneurs, & ne doivent-elles pas me faire espérer le fort le plus brillant ?

Je ne doute nullement de votre illustre naissance, dit le médecin transporté de joie & d'admiration. Depuis long-temps la sublimité de votre génie & la noblesse de votre caractère me déceloient la grandeur de votre origine. Je vous regardois comme cet arbre dont la tête est si belle & dont le fruit est si délicieux, & que le hasard a fait naître au milieu d'une forêt d'arbres sauvages & stériles. Mais, chère princesse, (car vous n'êtes plus pour moi la Sultane) n'ai-je pas lieu de

[160]

craindre qu'en montant au premier rang ; vous ne veuillez plus jeter un regard sur votre esclave ? Votre bonheur, qui étoit si étroitement lié au mien, deviendrait alors le commencement de mon malheur.

Va, ne crains rien, cher *Abdeker*, répliqua *Fatmé* ; chez moi ce n'est pas la fortune qui distribue les rangs, c'est le mérite ; je ne change pas de cœur en changeant de condition ; & si *Abdeker* avoit quelque empire sur moi dans le temps que je me croyois fille d'*Ifouf*, il n'en aura pas moins lorsque toute la cour de *Mahomet* me reconnoîtra pour fille d'*Anurât* & de *Marie*.

A ces mots, le médecin ne put

[161]

s'empêcher de verser quelques larmes de tendresse , & de se précipiter une seconde fois aux genoux de la princesse. Relève-toi , lui dit *Fatmé* , va remplir les devoirs de ta profession , tandis que je vais tout préparer pour être encore mieux instruite de mon sort. Demain la *Despèe* doit se rendre auprès de moi , & je prétends qu'*Ibrahim* me soutienne devant elle qu'il m'a parlé le langage de la vérité.

Abdeker sortit plein de reconnaissance pour la princesse , & se sentant animé pour elle d'un amour qui tenoit de l'enthousiasme , il étoit parvenu dans la seconde cour du sérail sans s'en être aperçu. Une

[162]

Odalique qui le suivoit depuis long-temps, lui demandoit son conseil pour guérir des dartres qu'elle avoit au visage.

.
.
.

Il se trouve ici une grande lacune dans le manuscrit.

.
.
.

. . Maladie difficile à guérir.

.
.
.

Il parloit encore à l'Odalique, lorsqu'*Agathine* vint lui montrer

[163]

ses mains qui étoit couvertes de verrues. Il lui conseilla de frotter souvent ces excroissances dures & calleuses avec le pourpier, & d'en envelopper même ses mains pendant la nuit. Il approuva fort les laits de figuier, d'éfule, de dent-de-lion, de chélidoine, & d'herbe aux verrues. Enfin, lui dit-il, si ces excroissances étoient rebelles à ces remèdes, que l'expérience a cependant fait regarder comme très-efficaces, vous aurez recours au fel ammoniac dissous dans l'eau. Ce remède est infailible lorsqu'il est employé avec attention. Évitez sur-tout de vous servir des eaux-fortes; elles enlèvent, il est vrai, les verrues; mais c'est avec douleur, & elles

laissent une cicatrice qui est défigurable (a).

Agathine remercia le médecin de ses bons avis, & lui demanda en même temps ce qu'elle pourroit faire à des cors qu'elle avoit aux pieds, & qui la gênoient beaucoup. Si ces cors sont superficiels, dit *Abdeker*, ils peuvent être aisément emportés. Si au contraire ils sont profonds, il faut s'y prendre avec beaucoup de ménagement; car il y a la gangrène à craindre. On pourroit citer un grand nombre de personnes qui se font précipitées dans le tombeau, pour avoir cherché à marcher avec plus de liberté. On doit

(a) Voyez l'Observation X.

[165]

donc éviter alors avec grand soin les corosifs , & se contenter de pallier le mal en écartant la douleur. Il faut porter des chauffures fort larges , & d'une étoffe qui prête aisément ; se laver les pieds dans de l'eau tiède , où l'on aura fait bouillir auparavant un peu de son , ou quelques racines de guimauve ; laisser tremper ses pieds dans cette eau pendant deux ou trois heures , & ensuite tondre légèrement la superficie du cor. Si vous réitérez cette opération tous les mois , vous en sentirez un grand soulagement.

Les meilleurs topiques que vous puissiez appliquer , sont les feuilles de lierre ou celles de joubarbe. Vous pouvez vous servir de la

[166]

même façon des feuilles de tithymale. Enfin on vante beaucoup, pour enlever la douleur, le *galbanum* ou gomme ammoniacque infusée dans le vinaigre. Je me suis fervi avec succès d'une pommade faite avec la cire, le saïndoux & le vitriol bleu. *Abdeker* salua *Agathine*, & se retira aussitôt dans son appartement, où il se livra tout entier à ses réflexions; il cherchoit à pénétrer la suite d'un sort dont les commencemens avoient été si bizarres.

CHAPITRE XII.

Reconnoissance.

FATMÉ attendoit avec impatience le retour de *Kara-Isouf*.

[167]

L'ambition ni la vanité n'avoient aucune part dans les démarches qu'elle faisoit pour assurer son état & sa naissance ; mais son cœur plein de sensibilité, s'attendrissoit sur la Despèze *Marie*. Elle se représentoit avec délice la joie que devoit ressentir cette tendre mère, en recouvrant une fille qu'elle avoit crue périé misérablement. Les intérêts de son amour ne lui faisoient pas souhaiter avec moins d'ardeur le succès de ses espérances. Comme fille de *Marie* & sœur de *Mahomet*, elle n'avoit plus rien à craindre des emportemens de ce tyran, & elle pouvoit se livrer à son amour sans réserve. Le jour la surprit au milieu de ces idées agréables. A pei-

[168]

ne fut-elle levée , qu'*Ifouf* entra dans sa chambre avec les langes qu'il apportoit. *Fatmé* fit dire aussitôt à *Ibrahim* de lui venir parler. Je vous envoie chercher , lui dit-elle dès qu'elle le vit , pour vous apprendre des nouvelles de l'enfant dont la perte vous touche si sensiblement. Reconnoissez-vous ces langes ? *Ibrahim* fut saisi de joie. Oui , lui dit-il , je les reconnois ; ce sont ceux de la fille de *Marie*.

Heureuse mère, tes larmes vont cesser ! le Ciel te rend ta fille ; car je n'en doute plus, c'est vous, belle *Fatmé* , qui êtes l'auguste princesse que nous regrettons ! Ne différez pas plus long-temps, dit-il en se jetant à ses genoux ,
à

[169]

à confirmer mon bonheur & le vôtre ! Laissez-moi voir ces précieuses étoiles que la fille de *Marie* doit porter !

Fatmé découvrit ses bras , & pressa *Ibrahim* de la conduire aussitôt à la *Despène*. Nous devons nous reprocher , ajouta-t-elle , tous les instans qu'elle passe dans la douleur , puisqu'il ne tient qu'à nous de la faire cesser. *Ibrahim* applaudit aux sentimens de *Fatmé* ; mais en même temps il lui fit entrevoir le danger qu'il y auroit d'apprendre subitement cette nouvelle à cette tendre mère. Modérez vos transports , lui dit-il ; je vais la prévenir , & la disposer à vous voir. Il vola aussitôt à l'appartement de la *Despène* ; il la

Tome II,

H

trouva dans une langueur & dans un abattement qui le fit trembler pour la vie d'une personne qui lui étoit si chère. Il amena la conversation sur le sujet de sa fille ; mais le cœur de *Marie* étoit fermé à toute espérance ; & elle parut si fort prévenue contre toutes ces illusions flatteuses, qu'*Ibrahim* fut obligé de lui assurer que ce qu'il lui avoit présenté comme de simples espérances, étoit une vérité réelle, que sa fille vivoit, qu'elle étoit dans le sérail, qu'elle n'ignoroit plus son état, & qu'elle seroit actuellement dans les bras de sa mère, s'il n'avoit craint qu'une émotion aussi vive ne fût dangereuse pour sa santé.

Cette tendre mère eut à peine

[171]

entendu ces mots, que , ranimant ses forces , elle voulut se lever & courir à sa fille ; mais *Ibrahim* la retint , en lui promettant de la lui amener sur le champ. En effet , il reparut aussitôt avec *Fatmé* , qui , se précipitant dans les bras de sa mère , la combloit de ses careffes , & l'inondoit de ses larmes. Elle lui monroit ses bras , & lui racontoit comment elle avoit passé son enfance. Mais déjà la *Despène* n'entendoit plus ; son ame fatifsuite s'étoit envolée pour jamais ; elle embrassoit encore sa fille , mais elle ne sentoit plus rien. Epuisée par vingt ans de douleurs & de chagrins , elle n'avoit pu soutenir les transports violens que lui avoit causés la joie de retrou-

H ij

[172]

ver une fille dont elle avoit si long
temps pleuré la perte.

Que devint à son tour la tendre
Fatmé, quand elle s'aperçut que
sa mère étoit expirée ? L'évanouif-
sement que sa douleur lui causa
dura si long-temps, qu'il mit sa
vie en danger. *Abdeker* fut bien-
tôt à son secours ; sa présence
& ses soins rendirent la vie à sa
princesse, & son amour acheva
de la consoler.

C H A P I T R E XIII.

Conclusion.

MAHOMET ne tarda pas à être
instruit de la naissance de *Fatmé* ;
il frémit de rage quand il vit qu'il
falloit qu'il respectât , comme

[173]

cœur , celle qu'il avoit dévouée à
 ses plaisirs. Il étoit furieux d'avoir
 sacrifié *Irene* ; sacrifice inutile ,
 dont il ne remportoit que la honte
 d'avoir été dupe de sa cruauté.
 Son amour se changea bientôt en
 haine ; la haine chez les tyrans
 n'est jamais sans effet. Il résolut
 de perdre celle qui étoit perdue
 pour lui. Aussitôt il dépêche du
 camp un esclave fidèle ; avec or-
 dre d'empoisonner adroitement
Fatmé. L'esclave n'exécuta que
 trop bien sa commission. *Fatmé*
 tomba bientôt dans une affection
 léthargique , & dans une mélan-
 colie douloureuse qui fit craindre
 pour sa vie. Quel fut le désespoir
 d'*Abdeker* , quand il eut reconnu la
 cause du mal qui faisoit périr *Fat-*

H ij

(174]

mé ! Il pouvoit bien la guérir ; mais il prévoyoit que quand il la tireroit aujourd'hui des portes du tombeau, *Mahomet* avoit cent mille moyens pour l'y faire rentrer. Dans cette extrémité, il prit le parti le plus extraordinaire & le plus inoui qu'on puisse imaginer. Il laissa ignorer à *Fatmé* la cause de son mal, & l'état dangereux où elle étoit ; il lui fit entrevoir que sa guérison étoit plus prochaine qu'elle ne pensoit, & que peut-être touchoient-ils tous deux au moment d'être heureux, & unis ensemble pour jamais. En même temps il fema dans le sérail le bruit du danger où étoit *Fatmé* ; il dit tout haut que la mort de cette princesse étoit prochaine ;

[175]

que sa maladie étoit contagieuse , & qu'il ne falloit laisser approcher personne de son appartement. Le lendemain au soir, *Fatmé* étant retombée dans un de ses accès léthargiques qui lui ôtoient toute connoissance, le médecin cria aussitôt qu'elle étoit expirée ; & , feignant que son corps répandoit une odeur putride , & dangereuse pour les femmes du sérail , il le fit enlever sur le champ , & porter sans pompe à la mosquée.

Pendant la journée, *Abdeker* avoit été trouver l'*Iman* , & lui avoit proposé une somme considérable pour avoir le corps de *Fatmé* : l'*Iman* avoit d'abord refusé ses propositions ; mais le médecin ayant ajouté qu'il substitue-

H iv

[176]

roit au corps de *Fatmé* celui d'une esclave qu'on revêtiroit des habits de la princesse, l'*Iman* se rendit à la fin. Le médecin suivit à la mosquée le corps de la princesse ; & dès que tout le monde fut retiré, il fit avec l'*Iman* l'échange dont ils étoient convenus (a). *Ab-*

(a) *Mahomet*, pour éblouir les Turcs, & leur donner des marques de son attachement à leur religion, fit bâtir sur les ruines du fameux temple des Apôtres, la mosquée qu'on appelle aujourd'hui *Aboufetch Sultan Mahummed Dgiami* ; c'est-à-dire, la mosquée du Sultan *Mahomet*, père des conquêtes ou de la victoire. Il la choisit pour le lieu de sa sépulture, & aujourd'hui l'on y voit son tombeau, dans un *Turbé* ou espèce de chapelle ronde, dans laquelle sont étalés son turban & sa ceinture. Les Turcs,

[177]

deker emporta chez lui sa chère *Fatmé*, qu'il fit bientôt revenir de son évanouissement. Quelle fut sa

qui ont ignoré l'origine & le sort de *Fatmé*, y montrent un autre Turbé fort obscur, où ils assurent que repose le corps d'une princesse descendue du sang royal de France, qui, s'étant mise sur mer pour aller épouser un despote de Servie, fut prise par des corsaires Turcs, & présentée au Sultan qui l'aima tendrement, & ne put jamais obtenir ses faveurs, ni lui faire quitter la religion chrétienne. De-là vient, disent-ils, l'obscurité mystérieuse que l'architecte a laissée dans cette chapelle; car ils prétendent que cette princesse étant morte dans les ténèbres du Christianisme, elle ne mérite pas que son corps soit mieux éclairé que son ame; mais les Turcs n'ont que leur tradition pour fondement de ces circonstances. Il est certain que ce Turbé est l'endroit où fut déposé le corps de *Fatmé*.

H v

[178]

surprise quand elle ouvrit les yeux,
de se voir dans un appartement
qu'elle ne connoissoit pas ! Vous
êtes libre , chère princesse , lui
dit *Abdeker* , en lui baifant les
mains ; vous n'avez plus rien à re-
douter des fureurs du barbare *Ma-*
homet ; votre vie est en sureté !...
Si vous saviez !... Il s'arrêta
tout court , ne voulant pas décou-
vrir à *Fatmé* l'état terrible où elle

& où les Mahométans , qui ne savent
pas la supercherie de l'*Iman* , croient fer-
mement qu'est enterrée une princesse qui
fut fort chère à *Mahomet*. Les particuliè-
tés de la vie & de la mort de *Fatmé* s'ac-
cordent parfaitement avec leur récit , &
éclaircissent un point de l'histoire qu'on
n'auroit guère pu débrouiller , si l'on n'eût
pas eu l'avantage de recouvrer ce manu-
crit.

[179]

étoit. Il lui dit seulement qu'étant bien informé qu'on en vouloit à sa vie, il avoit tout risqué pour la sauver. Il lui conta ensuite comment il étoit venu à bout de cette périlleuse entreprise. *Fatmé* ne put retenir ses larmes ; la vie de son amant étoit en danger, & le moindre soupçon pouvoit le perdre. *Abdeker* la rassura, en lui disant qu'il avoit fait armer une tartane sous le nom d'un de ses amis, & qu'ils s'embarqueroient dès qu'elle pourroit supporter la fatigue du voyage. Les soins qu'il prit de la santé de *Fatmé*, & les remèdes qu'il lui donna, furent si efficaces, qu'elle fut bientôt en état de partir.

Ce fut alors qu'*Abdeker* lui dé-

H vj

[180]

couvrit tout le danger qu'elle avoit couru , & la nature du mal dont il venoit de la délivrer. Ils s'embarquèrent enfin , & abordèrent heureusement en Italie , où ils devoient être encore exposés à de nouveaux troubles , qui ne se terminèrent que lorsque ces deux amans , ayant abjuré le mahométisme , s'unirent par le lien le plus solennel & le plus respectable. Ce fut alors qu'ils jouirent de tous les agrémens que peuvent fournir la beauté , la vertu & les talens réunis.

Heureuse *Faimé* , ton époux étoit digne de toi ! Heureux *Abdeker* , tu étois digne de ton épouse !

F I N.



P R E M I È R E
O B S E R V A T I O N .

Eau excellents contre la couperose.

PRENEZ alun de glace en poudre une livre , jus de pourpier , de plantain & de verjus , de chaque une chopine ; environ vingt jaunes d'œufs ; battez bien le tout ensemble , & faites-le distiller. Cette eau est très-bonne encore contre toutes sortes de démangeaisons & d'ébullitions de sang.

L'eau de nénuphar , dans laquelle on a mis un peu de camphre dissous auparavant avec un peu d'eau de vie , est encore fort recommandable dans ce cas-là.

Les laits virgineux que nous avons décrits dans l'Observation IV de la première partie , sont aussi très-efficaces.

Autre contre la couperose.

Prenez eaux de frai de grenouilles , de sureau , de fèves , de chaque deux onces ; eau d'arquebuse une once ; magistère de

[182]

saturne deux gros, sucre de saturne deux scrupules ; vitriol de Chypre huit grains. Mêlez le tout ensemble.

Nous ferons observer ici qu'il ne faut pas employer, sans de grandes précautions, le sucre de Saturne qu'on met ordinairement dans les pommades pour les dartres, la couperose & les inflammations de la peau. Ce remède procure, il est vrai, une prompte guérison ; mais il est dangereux de repousser en dedans une humeur que la nature cherche à expulser hors de la masse du sang pour la purifier. Cette humeur une fois rentrée, produit les plus grands troubles dans toutes les liqueurs, s'attache à quelque viscère dont les fonctions sont indispensablement nécessaires pour la vie, enfante les plus grands maux, & les plus difficiles à guérir, parcequ'il n'est pas aisé de la rappeler dans l'endroit d'où on l'avoit chassée. Il ne faut donc pas négliger les remèdes intérieurs, lorsqu'on attaque de pareilles maladies avec des topiques. Sans cette attention on court risque souvent de perdre la santé, & la vie elle-même.

Il y a des personnes fort sujettes à avoir des chaleurs au visage, & d'autres en ont au dos & à la poitrine : dans l'un & l'autre cas, l'eau pour boisson ordi-

[183]

naire est le meilleur de tous les remèdes, avec une diète rafraîchissante. Elle est encore excellente pour ceux qui ont des boutons & des rougeurs, ce qui vient d'un sang trop agité & trop échauffé, mais qu'on peut tempérer par l'usage de l'eau pure & par une diète modérée : car, comme on l'a toujours observé, ceux qui ont soin de tempérer leur sang ne sont jamais incommodés d'aucun bouton ou ulcère, comme il arrive à beaucoup d'autres, dont il ne faut que consulter le visage pour savoir qu'ils boivent des liqueurs fortes, & qu'ils mènent un régime de vivre qui les échauffe trop.

Eau pour les boutons du visage.

ENVELOPPEZ du salpêtre dans un nouet de linge bien fin, laissez-le tremper pendant quelque temps dans de l'eau claire, ensuite touchez les boutons avec cette eau.

Vinaigre de litharge.

PRENEZ quatre onces de litharge d'or en poudre; laissez infuser pendant trois jours dans huit onces de bon vinaigre; remuez souvent, & filtrez ensuite. Ce vinaigre est excellent pour dissiper les rou-

[184]

geurs du visage, & les pustules qui s'y élèvent.

Alun cosmétique.

PRENEZ une livre de suc de limon faites-y fondre une demi-once d'alun ; ensuite faites cuire, & écumez. On se sert de cette liqueur pour les mêmes usages que le vinaigre précédent.

Eau pour les rougeurs du visage.

FAITES bouillir ensemble une poignée de patience & de mouron, & vous lavez de cette eau.

Autre.

SUR une livre de rouelle de veau, mettez six œufs frais, ajoutez un demi-fetier de vinaigre blanc, & une poignée d'argentine. Distillez le tout au bain marie, & vous lavez le visage avec la liqueur qui proviendra de la distillation.

Autre.

PRENEZ de l'eau de plantain, avec de l'essence de soufre ; mêlez le tout ensemble, & vous en appliquez soir & matin sur le visage.

Autre.

PRENEZ la mie d'un pain de froment ; que vous tremperez dans du lait de chèvre ; prenez après une once de chaux & de coquilles d'œuf ; mettez le tout ensemble dans un alambic , & distillez à feu lent : il en sortira une eau excellente pour ôter les taches de la peau , en enlever les rougeurs , blanchir & lustrer le teint.

D'autres prennent seulement du lait de vache , qu'ils font distiller avec du pain blanc ; ensuite ils ajoutent dans la liqueur distillée un peu de borax. Vous vous servirez encore avec avantage des eaux distillées de plantain , de romarin , de guimauve , de mercuriale , de cerfeuil , &c.

Pommade à la Sultane.

Cette pommade se fait avec le baumè de la Mecque , le blanc de baleine , l'huile d'amandes douces. Elle entretient le teint frais , & est utile pour la couperose.



OBSERVATION II.

Sur le Hâle & les Taches de
rouffeur.

*Recettes excellentes pour déhâler le
teint.*

PRENEZ un demi-setier de lait, pressez dedans un jus de citron, ajoutez une cuillerée d'eau-de-vie ; faites bouillir le tout ; écrémez bien, retirez du feu, & réservez pour l'usage. Quelques personnes ajoutent dans ce lait un peu de sucre blanc, & un peu d'alun de roche.

L'eau fraîche de puits, dont on se lave le soir le visage, est très-recommandable, aussi bien que l'eau de pimprenelle.

On peut le soir en se couchant écraser quelques fraises sur son visage, les laisser sécher pendant la nuit, & le lendemain matin se laver avec de l'eau de cerfeuil ; alors la peau devient fraîche, belle & luisante. C'est un des plus beaux secrets de la médecine, & on ne le trouvera décrit dans aucun autre livre touchant les cosmétiques.

Préparation pour se préserver du hâle.

PRENEZ telle quantité de fiel de bœuf que vous souhaiterez ; sur chaque livre mettez un gros d'alun de roche , demi-once de sel gemme , une once de sucre candi , deux gros de borax , & un gros de camphre. Mêlez le tout ensemble , & l'agitez pendant un quart d'heure , ensuite laissez reposer. Faites la même chose trois ou quatre fois par jour. Continuez cette manœuvre pendant quinze jours ; c'est-à-dire , jusqu'à ce que le fiel devienne clair comme de l'eau ; ensuite passez à travers le papier brouillard , & conservez pour l'usage. On s'en sert lorsqu'on est obligé d'aller au soleil ou à la campagne. Il faut avoir le soin de se laver le soir avec de l'eau commune.

Eau pour le même effet.

FAITES tremper dans de l'eau fraîche une livre de lupins , pendant trois jours. Retirez-les de cette eau , & faites-les bouillir dans un vase de cuivre où vous mettez cinq livres de nouvelle eau. Retirez lorsque les lupins seront cuits , & que l'eau fera un peu épaissie ; exprimez , & conservez cette liqueur , avec laquelle vous vous frotterez le visage & le cou , lorsque

vous ferez obligé de vous expofer au soleil:

Quelques uns ajoutent dans cette eau un peu de fiel de chèvre, de l'alun de roche & du jus de limon, & foutiennent que cette eau enlève infailliblement les taches, en les frottant le soir avant de fe coucher.

L'huile d'olives vertes, dans laquelle on a mis un peu de maftic en larmes, produit le même effet.

Quelques dames fe fervent avec succès de la moëlle de cerf. Jetez dans de l'eau de la fleur de farine de froment; laissez reposer. Prenez quelques onces de ce qui sera déposé au fond; mêlez bien avec quelques blancs d'œufs, enduifez votre visage de cette pâte; paffez ainfi la nuit, lavez-vous le lendemain matin avec de l'eau tiède. Cette méthode est très-bonne pour diffiper les effets du hâle.

Eau pour ôter les lentilles.

PRENEZ égales parties de joubarbe & d'éclairé; diftillez au bain de fable, & vous lavez de cette eau.

Poudre pour enlever les taches de rousseur.

CALCINEZ au feu les os longs des pieds

[189]

de moutons , réduifez-les en poudre ; laissez cette poudre infufer pendant vingt-quatre heures dans du vin blanc , & frottez-vous-en le vifage.

Eau pour ôter les taches du vifage.

PRENEZ deux livres de racines de pabelle & de melon , dix œufs d'hirondelles , demi-once de nitre , deux onces de tartre blanc. Distillez le tout dans un alambic de verre , & vous lavez de cette eau.

Contre les éphélides.

SERVEZ-vous des eaux distillées de blancs d'œufs , de fleurs de fèves , de nénuphar , de lis blancs , de femence de melons , de racine d'iris , de fceau de Salomon , de rofes blanches , de mie de pain blanc. On peut fe servir de chaque eau féparément , ou de plusieurs mêlées enfemble , en y joignant le blanc d'œuf.

Contre les effets du hâle.

FROTTEZ-vous la peau avec le mucilage des graines de lin , de femence de *psyllium* , ou herbe aux puces , de gomme adragant , de fuc de pourpier , que vous mêlerez avec le blanc d'œuf.

Un des meilleurs moyens pour éviter

[190]

de se hàler, c'est de ne point sortir immédiatement après qu'on s'est lavé le visage ou les mains ; car alors la peau qui est attendrie , est bien plus susceptible des impressions de l'air , & elle brunit plus vite.

Pour enlever les taches du visage.

PRENEZ deux onces de suc de limon, autant deau-rose, deux gros d'argent sublimé, & autant de céruse ; mêlez ensemble, oignez-en votre visage en vous couchant ; & le matin vous le frotterez avec un peu de beurre frais.

Vinaigre qui produit le même effet.

Mettez un œuf frais dans du vinaigre blanc. La coquille de l'œuf s'y dissout, & on crève entièrement l'œuf pour le délayer dans la liqueur, à laquelle on peut ajouter un peu d'alun. Ce vinaigre est excellent pour enlever les rougeurs & les dartres du visage.

Eau qui produit le même effet, & qui rend le teint beau & luisant.

PRENEZ un pigeon, videz-le, remplissez son corps avec deux poignées de traxinelle ; mettez-le dans l'alambic avec

une pinte de lait, trois onces de crème ; six onces d'huile d'amandes douces, & distillez. Lavez-vous tous les jours de cette eau votre visage & vos mains : la peau restera blanche, souple & sans aucune tache.

Eau pour empêcher les taches de rousseur & les signes qui viennent sur le visage.

PRENEZ égales parties de racines de concombre sauvage & de narcisse, faites sécher à l'ombre, réduisez en poudre très-fine, que vous mettrez dans de bonne eau-de-vie. Il faut s'en laver le visage jusqu'à ce qu'il commence à démanger ; alors on se lavera avec de l'eau fraîche. Il faut recommencer tous les jours jusqu'à parfaite guérison, qui ne tardera pas, parce que cette eau est légèrement caustique, & doit par conséquent enlever toutes les taches du visage.

La princesse *Livie Colonne* s'est servi de ce remède avec un très-grand succès. Elle avoit appris ce secret d'un gentilhomme Napolitain qui avoit voyagé en Turquie, & qui avoit sans doute tenu cette recette du médecin de *Mahomet*.

[192]

Autre pour le même usage.

PRENEZ une poignée de cendre de bois neuf, faites-la bouillir dans une chopine d'eau claire, que vous ferez réduire à moitié; ensuite tirez à clair, faites bouillir encore un peu, & passez par le papier gris.

Tous les fels lixiviels dissous dans l'eau simple, procurent le même effet.

L'huile d'amandes amères enlève les taches du visage qui viennent du soleil. Étant mêlée avec l'huile d'œuf, elle peut empêcher les marques de la petite vérole: on en frotte seulement le visage.

Autre fort efficace.

PRENEZ le fang d'un lièvre mâle, délayez-le dans égale partie de l'urine de la personne pour laquelle on compose le remède; filtrez le tout à travers un linge, réservez dans un vase pour s'en servir de la manière suivante.

La personne qui veut faire passer ses taches de rousseur, gardera la chambre pendant trois jours. Le soir en se couchant, elle humectera les taches avec un petit linge trempé dans de l'eau ci dessus décrite. Elle se couchera sans essuyer son visage; le lendemain elle continuera cette opération,

[193]

opération plusieurs fois dans la journée ; ainsi de suite pendant trois jours. Le quatrième jour elle se lavera avec de l'eau de mouron , & sera alors libre de sortir & de vaquer à ses affaires. L'usage de l'eau de mouron sera continuée tous les matins pendant quatre ou cinq jours. Pendant ce temps, les taches de rouffeur tomberont par écailles & en poussière farineuse ; la peau restera blanche , unie , claire & fraîche , autant qu'on le peut désirer.

OBSERVATION III.

IL arrive quelquefois que les remèdes indiqués dans le texte ne produisent pas l'effet qu'on en attendoit : mais souvent on doit l'attribuer à ce qu'on n'a pas assez amolli la peau auparavant. Dans le cas proposé , on a vu des femmes se servir même d'une légère dissolution du sublimé corrosif ; ce qui exige les plus grandes précautions. Nous approuvons davantage la conduite des personnes qui font usage des fécules de brione , du pied-de-veau , ou de scrophulaire. Comme ces plantes sont légèrement caustiques , nous

Tome II,

I

[194]

conseillons de délayer ces fécules dans les eaux de lis ou de roses.

Pour prévenir une pareille difformité, ou pour l'écartier lorsqu'elle menace une belle peau, on peut espérer quelque avantage de l'eau de fraise, de l'eau de la Reine d'Hongrie, dont on met une petite quantité dans de l'eau fraîche; de l'huile de tartre faite par défaillance, du lait virginal dont on trouve ici la description, de la liqueur de nitre fixe, de l'huile de glands de chêne, de l'huile d'avelines, de l'eau de limaçons ou de frai de grenouilles, de la décoction d'orpin ou de reprise. Tous ces remèdes dégrasent la peau à merveille, & souvent en emportent les taches.

OBSERVATION IV.

ON ne fait si l'eau spiritueuse dont il est fait ici mention, étoit l'eau de la Reine d'Hongrie, ou l'eau de mélisse. Comme les dames font usage fort souvent de ces eaux, nous avons cru devoir en donner ici l'histoire & la recette.

En la cité de Bude dans le royaume

d'Hongrie, on a trouvé dans un livre de dévotion de Sérénissime *Donna Isabella*, la recette suivante, datée du 12 Octobre 1652, avec cette souscription :

Moi, Donna Isabelle, Reine d'Hongrie, étant âgée de soixante & douze ans, fort infirme, ai été guérie par la recette suivante, laquelle j'obtiens d'un Hermite que je n'ai jamais vu ni pu voir. Depuis, elle me fit tant de bien & d'effet, qu'en même temps je recouvrai mes forces; enforte qu'elles paroissent saines à un chacun (a). Le Roi de Pologne me voulut épouser, ce que je refusai pour l'amour de Dieu, & de l'Ange duquel je crois que j'obtiens ladite recette.

PRENEZ des fleurs de romarin, autant que vous voudrez, mettez-les dans une cucurbitre de verre, & verlez par-dessus une suffisante quantité d'esprit de vin pour les imbiber. Bouchez bien, & laissez macérer vos fleurs pendant six jours; ensuite distillez au bain-marie.

La composition de l'eau de mélisse que nous donnons ici, a été trouvée en 1593,

(a) Je puis prouver par de bons Mémoires, que cette reine de Hongrie a reçu cette composition d'un *Faquir* qui avoit servi dans le sérail, & qui avoit lu le manuscrit que je traduis.

[196]

au pied du mont Carmel, écrite en lettres d'or sur un marbre blanc.

Prenez feuilles de mélisse nouvelle, quatre onces; d'écorces de citrons, deux onces; de noix muscades & de coriandre, de chaque une once; de gérosfle, de canelle & de racines d'angélique de Bohême, de chaque une demi-once. Après avoir pilé ce qui doit être pilé, vous laisserez macérer le tout pendant trois jours dans une pinte d'esprit de vin rectifié, & une chopine d'eau de mélisse distillée au bain-marie; ensuite vous distillerez au bain-marie, suivant l'art.

OBSERVATION V.

Préparations des racines de guimauve pour les dents.

IL faut cueillir les racines de guimauve dans l'automne, choisir les plus droites & les plus unies, les couper de la longueur que l'on veut, les faire sécher au soleil, ou dans un lieu médiocrement chaud, jusqu'à ce qu'elles ne contiennent plus d'humidité. Il faut ensuite en ôter la

[197]

surpeau avec une rape ou une lime rude , pour les rendre plus unies & plus pénétrées de rouge par la composition qui suit.

Prenez de la meilleure huile d'olives , quatre livres ; de l'orcanette , demi-livre ; mettez-les ensemble dans un vaisseau de cuivre étamé, sur un petit feu de charbons ; & pour empêcher que l'huile ne brûle , ajoutez-y en même temps un verre d'eau. Faites bouillir doucement le tout pendant un demi-quart d'heure. Retirez du feu , & laissez un peu refroidir ; ôtez-en l'orcanette , qui aura alors empreint l'huile de sa teinture. Ajoutez-y aussitôt du saffras rapé , du gérofle , de la canelle , de l'iris de Florence , du fouchet , de la coriandre , du *calamus aromaticus* & du fantal citrin , de chaque une once , le tout concassé auparavant dans un mortier ; après quoi vous remettrez le vaisseau sur un petit feu couvert de cendres , pendant deux ou trois heures. Mettez-y alors les racines de guimauve , ayant soin de les remuer souvent , & de remettre le même vaisseau tous les jours deux ou trois heures sur un feu couvert de cendres. Au bout de huit ou dix jours on retire les racines de l'huile , & on y en remet d'autres , jusqu'à ce que toute la liqueur soit em-

I iij

ployée. A mesure qu'on les retirera de l'huile, il faut les bien essuyer avec un linge.

Pour les rendre plus rouges & plus parfaites, vous prendrez quatre onces de sang-dragon en larmes, deux onces de gomme laque choisie. Le tout réduit en poudre, vous le mêlerez avec seize onces d'esprit de vin rectifié, ou d'eau de la reine d'Hongrie, dans un matras plus grand de moitié qu'il n'est nécessaire pour contenir le tout; vous boucherez exactement ce matras, & le placerez sur un feu couvert pendant vingt-quatre heures, ayant soin de le remuer de temps en temps.

Cette mixtion ayant infusé pendant le temps prescrit, vous l'ôterez du feu, & en frotterez les racines avec les doigts. Cette préparation les rendra d'un beau rouge vernissé.

Opiat pour nettoyer les dents.

PRENEZ du corail rouge deux onces, du sang-dragon en larmes une once, de la semence de perles demi-once, de l'os de sèche demi-once, des yeux d'écrevisses, du bol d'Arménie, de la terre figillée, de la pierre hématite, de chaque trois gros; de la myrrhe, de l'alun calciné un gros; le tout mis en poudre im-

[199]

palpable, incorporez dans une quantité suffisante de miel rosat pour faire un opiat d'une consistance molle ; observant que ce mélange soit fait dans un vaisseau deux fois plus grand qu'il ne devroit être pour contenir le tout, à cause de la fermentation des ingrédients, pendant laquelle on aura soin de remuer la composition une ou deux fois le jour avec une spatule de bois. On ajoutera, si l'on veut, quatre ou cinq gouttes d'essence de canelle, & autant de celle de gérosle, qui en augmenteront la bonne odeur, & même la vertu.

Autre.

PRENEZ corail rouge préparé, l'intérieur de l'os de sèche, crème de tartre, iris de Florence, pierre de ponce, de chaque une once ; de sel ammoniac un gros. Réduisez le tout en poudre très-fine, qu'on incorporera avec du sirop de kermès nouveau & vermeil. Il faut mettre pour chaque once de sirop deux gouttes d'essence de canelle & de gérosle. Si l'on aime les odeurs, on peut y ajouter quelques grains d'ambre ou de musc.

On applique cet opiat sur les gencives le soir en se couchant.

On se sert encore utilement du suc de

I iv

[200]

Ammon, ou de l'huile de tartre par défaillance, pour nettoyer & blanchir les dents.

OBSERVATION VI.

Opiat pour blanchir les dents.

PRENEZ de la gomme laque, du corail préparé, du sang-dragon, du cachou, de chaque une once; de la canelle, du gérosle, de la racine de pyrèthre, de chaque six gros; du santal rouge, de l'os de sèche, des coquilles d'œuf calcinées, de chaque quatre gros; du sel marin décrépiré un gros. Le tout mis en poudre fine, mêlez dans un mortier de marbre avec une suffisante quantité de miel rosat.

Autre.

PRENEZ de la corne de cerf préparée; de l'ivoire préparé, des os de pieds de mouton, du bois de romarin, de la croûte de pain, de chaque une once. Le tout brûlé séparément, & réduit en charbons; de la terre figillée, de l'écorce de grenades, du tartre de Montpellier, de chaque demi-once; de la canelle deux

gros. Le tout mis en poudre très-fine, tamisez, & incorporez avec suffisante quantité de miel rosat.

Autre.

PRENEZ une livre de miel, trois onces de sang-dragon, deux onces de porcelaine en poudre & autant de corail, une demi-once de gérofle pulvérisé. Faites cuire à petit feu dans une chopine de gros vin rouge.

OBSERVATION VII.

Poudre rouge pour nettoyer les dents.

PRENEZ poudre d'iris de Florence, crème de tartre, alun brûlé, de chaque une once; gérofle, muscades, sang-dragon, corail rouge préparé, de chaque deux gros. Mélez le tout ensemble, & réduisez en poudre très-subtile.

Poudre pour les dents.

PRENEZ du corail une once, du sang-dragon, du miel brûlé dans un creuset, de chaque quatre gros; de la semence

I v.



[202]

de perles , de l'os de sèche , de chaque deux gros ; des yeux d'écrevilles , du bol d'Arménie , de la terre sigillée , de la terre , de chaque un gros & demi ; de la canelle un gros , de l'alun calciné un demi-gros : le tout en poudre très-fine , & mêlé.

Lorsqu'on voudra se servir de cette poudre , on en mettra un peu sur une éponge fine , & on s'en frotera les dents.

Autre.

PRENEZ de la sauge & des fleurs de roses rouges , de chaque deux pincées ; de racine d'iris demi-once , de bois de gaïac trois gros , de bois de Rhodes un gros , de mastic trois gros , de myrrhe & de canelle , de chaque un gros ; de pierre de ponce préparée , & de corail rouge bien pulvérisé , de chaque six gros ; de santal rouge une demi-once. Mêlez & mettez le tout en poudre. Si vous souhaitez en faire un opiat , il faut y ajouter un peu de miel , ou de sirop de roses rouges.

Autre.

PRENEZ corail rouge , noyaux de dattes , perles , écrevilles calcinées , corne de

[203]

herf brûlée, de chaque un gros; sel d'abfinthe un scrupule. Pulvérisez le tout; vous pouvez en faire un opiat avec la confectiõn d'alkermès.

Autre.

PRENEZ bois de romarin, & le brûlez; jetez-en le charbon tout embrasé dans du vinaigre rosat; laissez-le tremper pendant vingt quatre-heures; ensuite faites-le sécher au soleil, & le pulvérisez. Vous frotterez vos dents de cette poudre.

Plusieurs personnes se servent encore utilement d'une croûte de pain brûlée, pulvérisée, & mêlée avec un peu de sel commun.

La cendre de tabac blanchit aussi les dents. La pierre ponce rougie deux ou trois fois au feu, puis éteinte dans le vin blanc, ensuite séchée & réduite en poudre très-subtile, rend les dents très-blanches quand on les en frotte.

Liqueurs pour nettoyer les dents.

PRENEZ du jus de citrons deux onces; de l'alun calciné, du sel commun, de chaque six grains; mettez le tout dans un plat de terre vernissé, & le faites bouillir un moment; puis, l'ayant tiré du feu, passez-le par un linge.

I vj

[204]

Pour se servir de cette liqueur , on prend un petit bâton entortillé d'un linge fin qu'on trempe dans cette eau , & on s'en frotte doucement les dents , prenant garde de ne pas trop mouiller le linge , afin que cette liqueur n'agisse pas trop violemment sur les parties voisines des dents. On ne doit s'en servir qu'une fois seulement dans l'espace de deux ou trois mois. Si on veut en user plus souvent , il faut y ajouter le quart d'eau commune.

Autre.

PRENEZ eau rose , sirop rosat , miel blanc , eau de plantain , de chaque demi-once ; esprit de vitriol , quatre gros. Mêlez le tout ensemble , & frottez-en vos dents avec un linge ; ensuite vous laverez votre bouche avec eau-rose & eau de plantain.

Autre.

PRENEZ du sel ammoniac , du sel gemme , de chaque quatre onces ; de l'alun de roche deux onces ; après les avoir pulvérisés , mettez-les dans un alambic de verre , pour en distiller l'eau , que l'on réservera pour s'en frotter les dents , avec les précautions que l'on a employées dans la première liqueur.

[205]

Autre.

PRENEZ une once de pyrèthre, une demi-once d'orcanette, six clous de gérofiles, une pinte d'esprit de vin. Laissez infuser ; décantez ensuite la liqueur. On en met dix ou douze gouttes dans un verre d'eau pour se rincer la bouche.

Eau pour les gencives.

PRENEZ de canelle fine une once, de gérofiles trois gros, les écorces de deux limons, de roses rouges une demi-once, de creffon de fontaine demi-livre, de cochlearia quatre onces, d'esprit de vin rectifié trois demi-setiers. Pilez ce qui doit être pilé ; laissez digérer le tout pendant vingt-quatre heures dans un ballon de verre ; ensuite distillez au bain-marie.

Autre par infusion.

PRENEZ deux gros de canelle en poudre, demi-gros de gérofiles, quatre gros d'alun de roche, jetez dessus trois demi-setiers d'eau bouillante. Quand cette eau sera refroidie, ajoutez six onces d'eau de plantain, quatre gros d'eau de fleurs d'oranges, deux gros d'essence de citrons, six onces d'esprit de vin rectifié. Laissez

[206]

digérer le tout ensemble pendant vingt-quatre heures ; ensuite filtrez , & réservez pour l'usage.

Autre.

PRENEZ macis , canelle , gérofles , racine de pyrèthre , terre figillée , de chaque une demi-once ; broyez le tout ensemble , & laissez macérer pendant un mois dans une pinte d'esprit de vin ; coulez la liqueur ; & ajoutez huit onces d'esprit de cochléaria. On en jette six ou sept gouttes dans un verre d'eau bien claire , dont on se rince la bouche ; après quoi l'on se frottera les gencives avec la conserve de gratte-cul , imbibée de cinq ou six gouttes d'esprit de vitriol.

*Lotion pour raffermir les gencives ,
& corriger la mauvaise haleine.*

PRENEZ vin d'Espagne , eau de feuilles de ronces distillée , de chaque une chopine , mesure de Paris ; canelle , demi-once ; clous de gérofles , écorce d'oranges amères , de chaque deux gros ; gomme laque , alun calciné , de chaque un gros. Réduisez le tout en poudre subtile ; ajoutez-y deux onces de miel de Narbonne. Mettez le tout dans une bouteille de verre ,

[207]

que vous placerez sur les cendres chaudes, pour que ce mélange infuse pendant quatre jours. Le cinquième jour vous passerez cette liqueur avec expression à travers un linge épais : & on la conservera dans une bouteille bien bouchée.

Lorsque les gencives ont besoin d'être raffermies, on prend une cuillerée de cette liqueur, que l'on verse dans un verre ; on emploie d'abord la moitié pour se rincer la bouche, & on la garde pendant quelque temps ; on la rejette, & l'on prend l'autre moitié que l'on garde dans la bouche, suivant que les gencives ont plus ou moins besoin d'être fortifiées ; on les frotte en même temps avec le doigt ; ensuite on se lave la bouche avec de l'eau tiède. On réitère la même chose le matin en se levant, & le soir en se couchant.

Pour rendre ce remède plus efficace, on ajoute sur la totalité de cette liqueur un demi-setier d'eau de canelle, distillée avec le vin blanc.

On fait dissoudre un gros de cachou dans un demi-setier de vin rouge, & on se sert de cette lotion pour raffermir les dents dans leurs alvéoles. Nous ne parlons pas ici de l'ébranlement des dents

& de la pourriture des gencives, qui arrivent par quelques affections scorbutiques, par un virus vénérien, ou par toute autre maladie. Il faut consulter alors les médecins, pour apporter les remèdes convenables à ces maux.

Pour se procurer une douce haleine ; se rendre les dents fort blanches & s'affermir les gencives, les Turcs mâchent souvent de la térébenthine cuite, qu'ils appellent *fakkis*, & les Perses *konderuum*. Ceux qui vivent au-delà de l'Inde en mâchent toute la journée, & ils y sont tellement accoutumés, qu'il leur seroit fort difficile de s'en passer.

Le gérofle donne fort bonne haleine ; lorsqu'on le mâche : il fait cracher beaucoup d'eau retenue dans les glandes salivaires, & conserve ainsi mieux les dents, que la salivation excitée par la fumée de tabac & des plantes aromatiques.

Quelques personnes, pour prévenir des fluxions ou les maux de dents, & détourner promptement les humeurs froides & glacées qui se jettent sur la racine des dents, s'accoutument à prendre du tabac, à le fumer ou à le mâcher.

Il sera bon de ne fumer que les tabacs les plus doux, & de n'en prendre que peu pour commencer, jusqu'à ce que l'on

ait acquis l'habitude de fumer. Sans cela, on court risque de se procurer des étourdissemens, des vomissemens, des défaillances, de la même façon qu'une personne qui feroit ivre. Quoiqu'on puisse user du tabac à toute heure du jour, l'effet en sera néanmoins plus salutaire le matin à jeun, & le soir avant que de souper. Les meilleurs tabacs à fumer, sont celui de Virginie, celui de Vérine, le petit canasse de Liège, & celui de Scafferlati, qui est le plus doux de tous. Il vient d'Alep & de Constantinople.

Le tabac pris en masticatoire fait vider une grande quantité de pituite, & ouvre souvent le ventre. Le tabac dont on se sert est celui de Brésil, ou celui qu'on appelle *le petit briquet*.

Quant au tabac à raper & à prendre par le nez, il purge le cerveau d'une grande quantité de lymphe épaisse; mais on en contracte une si prodigieuse habitude, qu'on ne peut guère ressentir les effets communs d'un remède. L'usage en est si universel, que, bien loin de le recommander, on est plutôt dans le cas de le proscrire. On doit préférer celui de Hollande pur, ou mêlé avec le Saint-Domingue, le Scholten. Parmi les tabacs, qu'on appelle vulgairement d'*Espagne*,

les plus excellens font ceux de la Havane & de Séville, préparés fans aucune drogue odoriférente. Tous les autres tabacs composés, produisent souvent de très-mauvais effets, sur-tout lorsqu'ils sont par-fumés.

L'eau-de-vie de gaïac appaise les douleurs des dents, & les raffermis dans leurs alvéoles. On en met quelques gouttes dans de l'eau commune pour se gargariser la bouche.

On assure que l'huile de buis appaise la douleur des dents comme par miracle; l'huile d'origan, de gérosfle, est aussi fort usitée dans ce mal. La poix noire tenue dans la bouche ôte aussi la douleur; la racine de pyrèthre mâchée fait beaucoup cracher, & appaise le mal: on a vu encore la douleur se calmer en touchant la dent avec la lame d'un couteau aimanté. Quelques personnes font un grand secret de l'application de cette espèce de cire qui se sépare dans l'oreille, & dont on frotte la dent qui cause des tourmens si aigus. Une gouffe d'ail pilée avec du blanc d'Espagne, & mise dans le creux que forme le pouce lorsqu'il est élevé, guérit le mal de dents. Une branche de seneçon appliquée derriere l'oreille, guérit sur le champ la douleur de dents, telle violente

[211]

qu'elle soit. Un remède encore très-efficace, est le suc de la racine d'iris de Florence à fleur jaune : on peut encore mâcher la même racine ; ce qui ôte la douleur à l'instant, de quelque cause qu'elle vienne. Si la carie a creusé considérablement la dent, on peut remplir cette cavité avec du plomb en feuilles.

Autre lotion pour les dents.

PRENEZ trois chopines d'eau, mesure de Paris ; mettez cette eau dans un pot de faïence, plongez-y quatre fois un fer épais rougi au feu ; mettez aussitôt dans cette eau de la canelle concassée, une once ; de l'alun calciné, six gros ; de l'écorce de grenades en poudre, une once ; du miel de Narbonne, trois onces ; eau distillée de myrrhe, eau distillée de ronce, eau de rhue, eau vulnéraire, de chaque quatre onces ; eau-de-vie, une demi-chopine. Le tout mêlé, on bouchera exactement le pot, pour le laisser infuser au soleil, ou dans un lieu modérément chaud, pendant vingt-quatre heures. L'infusion étant finie, passez cette liqueur dans un linge épais ou dans une chausse ; ajoutez-y deux onces d'esprit de cochlearia. Conservez-la dans une bouteille bien bouchée, pour vous en servir de même que de la précédente.

On n'a rien dit de la manière de limer les dents, & des précautions qu'on doit avoir dans le choix des limes. On n'a rien dit non plus de la manière de plomber les dents cariées, de les cautériser, de les arracher, & de les raffermir lorsqu'elles sont chancelantes : tout ce détail regarde le dentiste, & ne pouvoit entrer dans ce traité. Nous dirons seulement en deux mots comment on peut remplacer une ou plusieurs dents perdues ; quelquefois même tout le ratelier.

Pour faire ces dents artificielles, on se sert ordinairement des dents humaines, des dents d'hippopotame ou cheval marin ; des dents de bœuf, même de l'os de ses jambes blanchi, des dents de cheval ou de mulet, des défenses de vache marine, de l'ivoire le plus beau.

On proportionne ces dents à l'espace qu'il faut remplir, à la hauteur des autres dents, & à leur couleur ; alors on les assujettit aux dents voisines, ou avec un fil commun, ou avec un fil d'or. Quelques artistes célèbres ont composé des dentiers complets à ressort.



OBSERVATION VIII.*Pommade pour les lèvres.*

PRENEZ d'huile violat & de suc de mauve, de chaque une once & demie ; de graisse d'oie & de moëlle de veau, de chacune deux gros ; de gomme tragacanth, un gros & demi. Mêlez le tout ensemble sur le feu.

Si les gerçures sont un peu profondes, on peut ajouter un gros de litharge, ou bien l'on peut se servir du cérat rafraîchissant de Galien, qui se fait ainsi.

Prenez huit onces d'huile rosat & une once de cire blanche ; faites fondre dans un vase de verre ; agitez avec une spatule de bois : laissez refroidir, & lavez bien avec de l'eau claire.

Pour faire une pommade rouge, excellente pour les lèvres.

PRENEZ une once de cire blanche & de moëlle de bœuf, trois onces de pommade blanche ; laissez fondre le tout au bain-marie ; ajoutez un gros d'orcnette, &

[214]

remuez jusqu'à ce que la pommade ait acquis une couleur rouge.

D'autres aiment mieux se servir de l'onguent rosat, dont voici la composition.

Prenez sain-doux lavé dans l'eau-rose, une livre; roses rouges & roses pâles pilées, une demi-livre: mêlez & laissez pendant deux jours; faites fondre le sain-doux, & passez. Ajoutez encore autant de roses, & laissez-les se flétrir dans la graisse pendant deux jours; ensuite faites cuire doucement au bain-marie, exprimez, & conservez pour l'usage.

Quelques personnes se baignent seulement les lèvres avec de l'eau-de-vie pure, pour se les rendre vermeilles.

Pour les lèvres fendues.

PRENEZ de la tuthie & de l'huile d'œuf bien mêlées ensemble, frottez-en vos lèvres, après les avoir lavées avec de l'eau d'orge & de l'eau de plantain.

Il y a des personnes qui assurent que rien n'est plus spécifique contre ces gerçures, que la graisse qui sort de ces cuillères de bois dont on se sert dans les cuisines, lorsqu'on les approche du feu.

Huile de froment.

ON tire cette huile en serrant fortement

[215]

du froment entre des plaques de fer bien chaudes, afin de pouvoir en exprimer l'huile, qui est excellente contre les gerçures des lèvres & des mains, contre les dartres & la rudesse de la peau.

La croûte de pain brûlé, & sur-tout celle du pain bis, appliquée chaudement, est excellente pour dessécher les petits biberons qui viennent aux lèvres, lorsqu'on a bu après des personnes mal-propres ou qui ont l'haleine forte.

OBSERVATION IX.

LINOCULATION de la petite-vérole par incision ou par piquure, s'est pratiquée de temps immémorial en Circassie, en Géorgie, & dans les pays voisins de la mer Caspienne. Cette opération inconnue en Europe, & négligée en Grèce & en Turquie, fut rapportée à Constantinople, à la fin de l'autre siècle, par une femme de Thessalie (a). Comme les Géorgiens

(a) Voyez le Mémoire de l'Inoculation de la petite-vérole, par M. de la Condamine, pages 3, 27 & 69.

Voyez en même temps les auteurs qu'il cite.

n'ont inventé cette pratique salutaire, qu'afin de conserver la beauté de leurs filles qu'ils vendent aux plus puissans seigneurs de la Perse & de la Turquie, il manqueroit ce détail à un ouvrage pour les graces, si nous n'enseignions ici la manière de semer ou d'inoculer la petite vérole. Voici la méthode qu'on préfère.

Après avoir préparé le sujet pendant quelques jours, par un régime & des remèdes convenables, un ou deux purgatifs légers, & , s'il en est besoin, par une saignée; on fait aux deux bras une incision longue d'un pouce, qui entame à peine la peau. On y insère un fil de la même longueur, imprégné de la matière d'un bouton mûr, d'une petite-vérole de bonne nature, & d'un enfant sain. On a reconnu que cette matière conserve son efficacité pendant plusieurs mois, & de l'automne au printemps. On lève cet appareil après quarante heures, & on panse les plaies une fois par jour. Quoique les premiers jours après l'opération le malade soit en état de sortir, on lui fait garder la chambre & continuer le régime. On le met au lit le six ou le septième jour, quand la fièvre survient; elle est rarement accompagnée d'accidens: mais tous les symptômes cessent par l'éruption, le septième

tième ou huitième jour, & ils n'ont aucune fuite ; alors l'inflammation des plaies diminuée, elles donnent plus de matière, & une grande partie du venin s'échappe par cette voie. Le dixième-jour après l'éruption, elles commencent à se remplir, le quinzième à se cicatriser, & le vingtième elles se ferment d'elles-mêmes pour l'ordinaire ; si elles tardent, il ne faut pas se hâter de les fermer. On a éprouvé qu'une incision suffisoit ; & si l'on en fait deux, c'est moins pour s'assurer que l'infection a bien pris, que pour faciliter par un double canal l'épanchement de la matière varioleuse, & rendre par-là celle qui forme les boutons moins âcre & moins corrosive, & la nature de la petite-vérole plus bénigne. La théorie s'accorde en ce point merveilleusement avec l'expérience.

Quelquefois le venin s'échappe tout, ou presque tout, par les deux incisions, & le malade n'a qu'une ou deux pustules, quelquefois même pas une seule. Il n'en est pas moins purgé du germe de la petite-vérole, ni moins à l'abri de la contracter de nouveau. Plus la matière sort abondamment des plaies des bras, plus le nombre des boutons est petit & distinct ; au lieu que dans la petite-vérole naturelle, chaque parcelle de la matière du

Tome II.

K

foyer fait son bouton particulier, ce qui la rend souvent confluyente, & par-là d'autant plus dangereuse. Ceux qui reçoivent la petite-vérole par infection, n'en sont presque jamais marqués; c'est ce que l'on a observé par-tout où s'est introduit l'inoculation, & sur-tout en Circassie, dont les habitans n'ont adopté cet usage que dans la vue de conserver la beauté de leurs filles. A peine cette observation souffre-t-elle quelque exception, & seulement lorsque les malades s'écorchent, ou qu'ils ont été mal préparés.

Mais comme l'inoculation n'est pas encore pratiquée dans tous les pays, & que plusieurs personnes timides regardent cette opération plutôt comme périlleuse que comme salutaire, nous allons examiner les autres moyens qu'on a mis en œuvre pour se préserver des suites désagréables & funestes d'un mal qui n'épargne presque personne.

Pour prévenir la petite-vérole.

PRENEZ un poulet, coupez-lui la tête; après lui avoir plumé le cou, mettez le cou qui tient au corps dans l'anus de la personne qui est menacée de la petite-vérole. On prétend que l'animal enfle extraordinairement, & qu'il faut prendre

garde de ne pas le laisser trop long-temps, parce qu'il tire le venin avec tant de violence, que le malade pourroit y succomber.

Il ne faut pas se servir de ce préservatif lorsque les boutons ont paru, mais seulement dans le commencement, lorsque les maux de tête se déclarent.

On prétend que des pigeonneaux fendus en deux, & appliqués chauds sous la plante des pieds, produisent le même effet. On peut réitérer ce remède.

On enseigne encore cet autre remède. Prenez une poignée de verveine, faites infuser dans un poillon de lait bouillant : il faut prendre cette infusion dans le temps des laffitudes, avant l'éruption des grains de la petite vérole ; & le réitérer pendant plusieurs jours.

Nous ne garantissons aucunes de ces recettes ; il faudroit un grand nombre d'expériences bien décisives, pour prouver que des moyens aussi innocens puissent produire l'effet qu'on en promet.

Contre les marques que laissent les grains de la petite-vérole, après la suppuration.

Il faut avant l'éruption émétiser le ma-

K ij

lade, & lui tenir le ventre libre par des lavemens; ce qui diminue considérablement la quantité d'humeur qui se porteroit à la peau, ce qui empêche aussi la malignité & la corruption des humeurs. On peut même pendant le temps de l'éruption donner quelque potion, dans laquelle on ajouteroit quelques grains de kermès : ce médicament est un évacuant tonique. Avec de telles précautions rarement les petites véroles sont-elles confluentes, & presque toujours la tête est garantie des symptômes & des accidens les plus fâcheux.

On sent bien que dans tout ceci l'on doit s'en rapporter à l'habileté d'un médecin qui connoît la force du tempérament, la nature de la maladie, & les cas particuliers qui sont sujets à l'exception. Ces préceptes sont trop généraux pour s'en rapporter à sa propre prudence sur cet article.

Le septième jour, temps où commence la suppuration, on peut mettre sur les grains la pommade de limaçons qui suit, & qu'on peut regarder comme un bon remède éprouvé. D'autres personnes se servent de la pommade faite avec du vieux lard; les autres de l'eau de plantain avec le safran; ceux-ci d'une purée de lentilles;

[221]

deux-là d'huile d'amandes douces, & de blanc de baleine. Enfin le douzième jour on peut commencer à purger, pour éviter une nouvelle suppuration qui arrive quelquefois, & pour hâter l'exsiccation des grains qui ont suppuré.

Les marques rouges se dissipent plutôt, si on les étuve avec le vin & le beurre mêlés ensemble. Le lait d'ânesse avec lequel on peut le laver, est excellent dans ce cas-là, & empêche le teint de brunir.

Manière de se servir de la purée de lentilles.

Aussitôt que les grains de la petite vérole commenceront à blanchir, on balfinera le visage, soir & matin, avec l'eau d'orge tiède & l'huile d'amandes douces. Ce liniment apaisera la démangeaison, sans empêcher néanmoins que les grains ne parviennent à un juste degré de maturité. C'est ainsi qu'on en usera jusqu'au huitième ou neuvième jour; après lesquels on appliquera sur tout le visage une purée de lentilles, de l'épaisseur d'un écu. On l'y laissera jusqu'à ce qu'elle se dessèche & tombe d'elle-même par écailles, ce qui arrivera dans l'espace de vingt-quatre heures. Cette purée fait de très-

K iij

[222]

bons effets , en ce que se chargeant du pus , elle fait tomber les pustules plus promptement. Elle empêche aussi que la matière ne fasse impression sur les chairs , ne les creuse , & n'y laisse des marques défagréables & difformes. Quand la purée sera entièrement tombée , on oindra le visage de quatre en quatre heures avec la pommade de vieux lard.

Pommade de vieux lard.

PRENEZ une livre de vieux lard , le plus vieux & le plus épais ; ôtez-en la corne & le dessous ; piquez-le par-tout & de près avec de l'avoine : ensuite passez-le dans une broche , faites-le tourner & cuire à petit feu , sans qu'il puisse brûler ; ayez le soin de mettre dessous une léchefrite propre , à moitié pleine d'eau , pour recevoir la graisse. Quand elle sera refroidie & figée , vous la laverez plusieurs fois dans de l'eau de fontaine fraîche , & vous la battrez bien avec quelques brins de bouleau , jusqu'à ce qu'elle soit devenue blanche comme la neige. Gardez cette pommade dans un pot de faïence , assez grand pour l'y faire nager dans de l'eau fraîche , que vous renouvellez tous les jours. Elle est une des plus excellentes

qu'on puisse employer pour prévenir les marques de la petite vérole. Quand il fera temps de s'en servir, il en faudra faire fondre un peu dans une affiette, & l'appliquer soir & matin sur le visage, avec la barbe d'une plume.

Pommade de limaçons.

FAITES cuire des limaçons pilés dans suffisante quantité d'huile d'amandes douces ; passez, & ajoutez une once de cire vierge sur quatre onces de cette huile ; lavez bien le tout dans l'eau de frai de grenouilles, & ajoutez quelques gouttes d'essence de citrons pour corriger la mauvaise odeur.

Autre pommade.

PRENEZ demi-livre de beurre frais bien lavé, & demi-livre de feuilles de joubarbe ; pilez les feuilles dans un mortier : quand elles seront bien pilées, ajoutez le beurre, que vous incorporerez autant qu'il sera possible ; mettez ensuite ce mélange sur le feu, & ne le retirez que lorsqu'il aura acquis la consistance d'onguent.

Autre.

FAITES bouillir une fraise de veau ;

[224]

jetez la graisse qui surnage dans l'eau de puits ; battez ; ensuite, mêlez avec égales parties d'eau-rose & de plantain ; ajoutez-y un peu de safran.

L'eau qui tombe du cornet d'une fressure de mouton, lorsqu'on la fait cuire, dessèche en peu de temps les pustules, empêche d'être gravé, & ne gâte pas le teint.

Pommade blanche.

METTEZ dans une petite terrine vernissée, six gros de cire blanche rapée, & deux gros de blanc de baleine. Faites fondre au bain-marie bouillant ; ajoutez quatre onces d'huile des quatre semences froides, nouvellement tirée ; remuez le tout jusqu'à ce qu'il soit fondu. Otez ensuite la terrine du bain-marie ; versez ce mélange encore chaud dans un pot de faïence, & laissez refroidir. Ensuite avec une cuillère grattez-en une partie, & la mettez dans un mortier de marbre, avec une ou deux cuillerées d'eau claire & fraîche. Vous l'agiterez avec un pilon de bois, pendant un quart d'heure ; & vous y joindrez de temps en temps une nouvelle cuillerée d'eau fraîche, jusqu'à ce que le tout soit réduit en consistance de pommade très-molle, très-blanche & sans

[225]

aucuns grumeaux. Quand la pommade sera faite, vous la garderez dans un pot de faïence, après en avoir séparé l'eau. Elle se conservera fort long-temps sans se corrompre. Cependant, quand elle a été gardée huit jours, on doit l'agiter de nouveau dans un mortier de marbre, en y ajoutant de l'eau, comme il a été marqué ci-dessus.

On se sert de cette pommade pour nourrir le teint, & pour éteindre la rougeur des taches de la petite vérole. Quand on ne s'en sert pas à cet usage, on peut l'aromatiser avec une ou deux gouttes d'essence de citron, de bergamotte, de cédras, ou d'huile de bois de Rhodes.

Pommade pour enlever les creux qu'a laissés la petite-vérole.

PRENEZ pommade couleur de rose une once, sublimé corrosif un gros; appliquez avec une plume de perdriz. On peut augmenter la dose de sublimé corrosif suivant les circonstances: mais ce remède ne doit être employé qu'avec beaucoup de prudence & de précaution, de peur d'exciter quelque inflammation ou quelque érysipèle sur le visage.

[226]

Eau pour le même effet.

PRENEZ le flegme du vinaigre blanc distillé , lavez-vous-en le visage en vous couchant , & le lendemain matin lavez-vous avec de la décoction de son & de mauves. Continuez ainsi pendant huit jours.

Eau de Beauté.

JETEZ une once & demie de sel commun dans une livre d'eau de menthe. Faites bouillir & écumer. On s'en sert pour se laver le visage après la petite vérole , afin de faire tomber les croûtes , empêcher les démangeaisons , & ôter les rougeurs.

Baume efficace.

PILEZ des limaçons avec leurs coquilles ; poudrez - les bien avec du sucre candi en poudre , & faites-en un baume qui efface les creux de la petite vérole.

Poudre.

PRENEZ de l'orge rôti , réduisez-le en poudre très-fine que vous enfermerez dans un nouet de linge. Vers le onzième jour de la petite vérole , vous en poudrez

[227]

le visage, afin qu'en desséchant promptement le pus qui est contenu dans les boutons, il n'ait pas le temps de creuser la peau.

Onguent.

PRENEZ deux onces d'huile d'amandes douces, trois gros de blanc de baleine, quatre gouttes d'huile de Rhodes; faites du tout un onguent qui appaise la douleur, qui enlève l'âcreté du pus, & qui empêche la petite vérole de creuser.

Moyen pour empêcher la petite-vérole de marquer sur le visage.

DE toutes les maladies qui affligent la nature humaine, il n'y en a guère qui laissent après elles des traces aussi profondes & si désagréables que la petite vérole. Les personnes les plus belles, qui ont le teint fin, & les traits les plus réguliers, échappent rarement à cette maladie cruelle, sans y perdre leurs agréments. Un moyen qui empêcheroit la matière des boutons de la petite vérole de caver, garantiroit des tristes suites de cette maladie. Il y en a un aussi simple qu'il est peu coûteux, & qu'on a éprouvé plusieurs fois avec beaucoup de succès.

[228]

Lorsque l'éruption de la petite vérole est faite, & que les boutons commencent à grossir & à se remplir de pus, on prendra de la craie bien pulvérisée, que l'on mêlera avec de la crème nouvelle: on en fera une espèce de pommade un peu liquide, afin de pouvoir frotter le visage du malade avec une plume; & on aura soin de la renouveler à mesure qu'on s'apercevra qu'elle sèche. Alors il n'y a point à craindre que le malade se gratte; la fraîcheur de la crème empêchera la démangeaison; & la craie qui s'y trouve mêlée, desséchant insensiblement la matière qui est renfermée dans les boutons, l'empêche de caver dans la chair & de creuser la peau. Tous ceux qui ont pris cette précaution, s'en sont fort bien trouvés; & il y a des personnes de distinction, qui, après l'avoir mis en usage; ont été si peu marquées de la petite vérole, qu'on auroit peine à croire qu'elles l'aient jamais eue.



OBSER-

OBSERVATION X.

ON se fert ordinairement de quatre moyens pour extirper les verrues ; 1^o on les lie , 2^o on les brûle , 3^o on les coupe , 4^o on les dessèche : mais chacune de ces manières a ses défauts. Il ne fera pas hors de propos de les examiner ici.

1. La ligature n'est guère praticable que pour les verrues dont la base est fort étroite ; alors on prend un crin, une aiguillée de soie ou de fil ciré dont on lie fortement le pédicule de la verrue. Qu'arrive-t-il de-là ? La partie liée se dessèche & tombe ; la racine reste , & pousse de nouveau.

2. On les coupe. Il résulte deux inconvéniens de cette opération. Le premier, c'est que la racine restant entière, il paroitra une nouvelle verrue, peut-être plus grosse que la précédente. Le second, c'est que la peau peut s'enflammer, & cette inflammation causer un petit ulcère.

3. On les brûle. Pour y réussir, on fait chauffer une aiguille, que l'on passe dans la base du porreau. Les uns se fer-

Tome II,

L

[230]

vent d'un fer rouge qu'ils approchent peu à peu de la verrue, jusqu'à ce qu'ils sentent vivement la chaleur. D'autres prennent une moitié de coque de noix, à laquelle ils font un trou qu'ils adaptent à la verrue; ensuite dans la partie concave de la coque ils mettent du soufre qu'ils allument. Toutes ces manières sont assez efficaces; mais, outre qu'elles sont douloureuses, elles attirent quelquefois une inflammation ou un ulcère à la peau.

4^o Enfin, pour les dessécher, on se sert des escarotiques. Tous ces remèdes sont dangereux, & ne doivent être employés qu'avec beaucoup de circonspection. Il vaut mieux se servir des remèdes indiqués dans le texte de ce livre; ils sont très-efficaces, faciles à trouver, ne peuvent causer aucun mauvais effet. Nous en ajouterons seulement quelques-uns ici, pour donner encore plus de facilité à ceux qui veulent se délivrer de cette légère incommodité.

Les feuilles de souci, les suc de scrophulaire & de sabine, le lait de figues vertes, le sel pilé dans le suc de raifort, le sel marin fondu dans le vinaigre, les limaçons, sont des remèdes très-estimés,

[231]

auffi-bien que l'aigremoine & l'écorce de
faule trempées dans le vinaigre (a).

Il y a quelques personnes qui se sont
guéries, en mettant seulement sur leurs
verrues des mouches faites avec le dia-
palme.

(a) *Cortex verrucas in aceto cocta resolvit.*
Schol. Salern, de falice.

F I N.

